

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, written in a cursive script.

Q-449

257
ÉQUITATION

MILITAIRE,

OU

MANIÈRE

DE

DRESSER LES CHEVAUX.

12 15 -

Madrid 3 Julio 1899
S. -

Comp de Vindel

BOULEVARD

MILITAIRES

DE

MANNIERE

DE

LES CHEVAUX

R. 11. 442

ÉQUITATION

MILITAIRE,

OU

MANIÈRE

DE

DRESSER LES CHEVAUX,

*Et d'apprendre aux Cavaliers à les monter,
à l'usage de la Cavalerie & des Amateurs;*

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. BERGERET DE FROUVILLE,

Officier au Régiment Royal-Lorraine Cavalerie.

XXII

Scientia & patientia.



A LONDRES,

ET A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.

864808
Cmpt



ÉDITION

MILLIÈRE

OU

MILLIÈRE

DE

PREMIÈRE ÉDITION

Par M. de ...

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. DE ...

XX

Paris, chez ...



LONDON

PRINTED

By ...

MDCCLXXIV



AVERTISSEMENT.

MON but, en donnant un nouveau Traité d'Équitation militaire, n'a pas été de regarder comme mauvais Auteurs ceux qui ont travaillé avec moi à cette partie. Au contraire, je puis dire avec justice que le peu que j'ai appris, c'est d'après les Ouvrages des célèbres Newcastle, la Guerinière, Baron de Sin, &c.; & j'ai joint à cela, un peu de travail. Mais, sans critiquer ces Messieurs, j'ai trouvé que la plupart des Ecuyers des Régimens étoient fort peu en état de mettre en usage les bonnes leçons de ces Auteurs, qui pour la Cavalerie, ont poussé l'art du manège trop loin; car il est, pour ainsi dire, impossible dans un corps de Cavalerie, de pouvoir à peine apprendre les choses les plus nécessaires à des Cavaliers, vu le peu de tems que l'on a à les dresser. Ainsi, je me suis borné exactement à ce qui est nécessaire pour former les Cavaliers & les Chevaux; pour mettre les Cavaliers en état de mener leurs montures, & de prévenir tous les accidens qui peuvent arriver, qui sont ordinairement

occasionnés par l'ignorance des Chevaux, ou des Cavaliers, & souvent de tous les deux, laquelle vient presque toujours de l'ignorance de ceux qui enseignent, & de la dureté avec laquelle ils donnent la leçon, tant aux Chevaux, qu'aux Cavaliers. Pour moi, j'ai éprouvé qu'avec de la douceur & de la patience, j'ai toujours appris aux Chevaux ce que j'ai voulu, & qu'ils sont infiniment plus agréables quand ils sont dressés de cette manière. Je ne prétends pas dire qu'il ne faut jamais corriger un Cheval; mais quand on est obligé de le faire, ce doit être avec la plus grande circonspection & le plus grand jugement. Si le Public veut bien agréer mon Ouvrage, & en le lisant, de se souvenir que mon but n'a été que de travailler pour la Cavalerie, & de donner un Ouvrage simple & aisé à mettre en pratique, je ferai mon possible pour tâcher de lui en offrir un autre beaucoup plus complet, qui traitera de l'Art de l'Équitation dans toute son étendue, & aussi de la véritable connoissance du Cheval & de ses maladies, lequel pourra servir de suite à ce petit Ouvrage, qui, quoiqu'il soit fait pour la Troupe, peut être également utile à tous les Amateurs.

Pembroke —



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Traité.

CHAPITRE PREMIER. *M*ÉTHODE pour mettre les Chevaux en état d'être montés, & les circonstances qui y ont rapport. page 1.

CHAP. II. Méthode pour placer & affermir les hommes sur leurs Chevaux, avec quelques instructions passagères, tant pour eux, que pour leur monture. Des Mors. 6

CHAP. III. Méthode pour assouplir les Chevaux que l'on monte, par le moyen de l'épaule en dedans, avec une longe & sans longe, sur des lignes circulaires & droites, & de travailler un Cheval à la main. 27

CHAP. IV. De la tête & de la croupe à la muraille. 47

CHAP. V. Le Trot. 54

CHAP. VI. *Manière de faire reculer & avancer un Cheval. Ce que c'est que piaffer. Des Piliers, tant fixes que mobiles.* 63

CHAP. VII. *Méthode pour accoutumer les Chevaux à ne point s'effrayer du bruit de l'artillerie, des cris des Soldats, des combats; pour les empêcher de se coucher dans l'eau; leur apprendre à ne point craindre les blessures; à franchir les terrains rudes & scabreux, les haies, les palissades, les fossés, &c.; à rester en place; à fuir; à voir sans émotion les Chevaux qui ont été tués; à nâger, &c.* 71

CHAP. VIII. *Des Chevaux rétifs, qui se défendent, qui ruent, qui bronchent, & moyens pour les corriger de ces vices.* 78

CHAP. IX. *Remarques & Avis sur la Ferrure, la Nourriture & le Pansement des Chevaux.* 87

Fin de la Table des Chapitres.

M A N I È R E



MANIÈRE

DE

DRESSER LES CHEVAUX,

ET

D'APPRENDRE AUX CAVALIERS

A LES MONTER.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode pour mettre les Chevaux en état d'être montés, & les circonstances qui y ont rapport.

QUOIQUE tous les Chevaux qu'on emploie dans les Troupes aient déjà été montés, & aient atteint l'âge convenable pour l'être, je ferois cependant d'avis qu'on les dressât avec le même soin, la même douceur & la même précaution que s'ils

A

ne l'avoient jamais été, pour prévenir les accidens qui peuvent naître de leur caprice, ou d'autres causes. Comme il convient qu'ils connoissent la figure du terrain sur lequel ils doivent marcher, la première fois qu'on les monte on doit commencer par les faire trotter avec la longe, sur de grands cercles, sans Cavalier & sans selle, parce qu'elle pourroit les bleffer, les gêner, les chaouiller, ou les incommoder.

Voici la manière dont on s'y prend. Mettez un caveçon doux sur le nez de votre Cheval, & faites le marcher autour de vous sans bouger de place, en le tenant avec la longe, pendant qu'un autre le suit un fouet à la main. Vous devez vous conduire en ceci avec beaucoup de douceur, & ne point faire durer ce manège pendant trop long-tems: car rien ne ruine plus un Cheval, que de le faire trop travailler, & il en résulte des effets contraires. Cela les rend quelquefois vicieux, les jette dans la manie & le désespoir, & souvent les rend stupides, & leur abbat totalement le courage. Un excellent moyen de travailler avec la longe les Chevaux qui portent la tête trop bas, comme cela arrive à plusieurs, est de se servir d'une longe qui tient à une boucle attachée au haut de la têtère, que l'on passe à travers l'œil du filet, & que celui qui a la longe tient avec la main.

La première chose qu'on exige d'un Cheval est qu'il avance. S'il refuse de le faire, ne songez jamais à le faire reculer; car vous le rendriez rétif. S'il avance de lui-même, arrêtez-le ou caressez-le. Souvenez-vous dans cet exercice & dans quelque autre que ce puisse être, de l'accoutumer à aller également à droite & à gauche, & dans le cas où il obéit, caressez-le & renvoyez-le. Un Cheval qui ne sçait aller que d'un côté, n'est qu'un Cheval à moitié dressé. Si un jeune Cheval s'effraye & s'arrête, faites-le précéder d'un autre, & soyez assuré qu'il le suivra. Mettez-lui un filet, dont l'embouchure soit grosse, mais qui ne soit pas trop court; & s'il marche librement, sellez-le, mais sans trop ferrer les fangles. La corde avec laquelle vous le tenez, doit être longue & lâche, mais assez tendue pour empêcher qu'elle ne s'entortille autour de ses jambes. Vous observerez que les petits cercles gênent un Cheval, & l'obligent de se défendre. Ne le gênez pas d'abord; ne souffrez point qu'il galoppe sur le mauvais pied; & en cas qu'il le fasse, arrêtez-le tout court & recommencez. S'il galoppe de lui-même & sur le bon pied, laissez-le continuer; mais s'il ne le fait pas volontairement, ne le violentez point. Au cas qu'il s'enfuit & qu'il faute, secouez doucement la longe sur son nez, mais sans le fouetter, & il trottera

de nouveau. S'il s'arrête, rue, ou se dresse, celui qui tient le fouet, le fera claquer, mais sans le toucher, à moins que cela ne soit absolument nécessaire pour le faire marcher. Lorsque vous changez de main, arrêtez-le & caressez-le, & accoutumez-le à venir à vous: car lorsque vous vous présentez tout-à-coup devant un Cheval, comme quelques-uns le font, & que vous l'effrayez d'un autre côté, vous courez risque de le rendre timide & craintif. Au cas qu'il porte la tête trop bas, levez la main, & secouez le caveçon pour la lui faire lever. Quelque allure que le Cheval tienne, soit qu'il marche, trotte ou galoppe, faites en sorte que son mouvement soit toujours déterminé, & tel que vous le desirez. En un mot, ne lui souffrez aucune allure irrégulière. Qu'il n'y ait jamais rien de faux dans son allure. Le trot est l'allure qui met tous les quadrupèdes en état de se soutenir sur leurs jambes sans gêne & sans contrainte. Lorsqu'il marche légèrement & de lui-même, accoutumez-le peu-à-peu à baisser la tête, & cela à mesure qu'il trotte & galoppe plus aisément avec la longe, sans que personne le monte. Faites en sorte que son allure soit toujours vraie, & ne lui tenez pas la tête trop longtems rainée; il prendroit l'habitude de s'appuyer sur les rênes, ou sur ses épaules, lorsqu'il se sentiroit fatigué. Chaque Régiment

doit avoir un manège couvert pendant l'hyver ; car on ne sçauroit rien faire dans la mauvaife saison. Il est plus agréable en été de manœuvrer en plein champ. En le faisant souvent , on prévient les routines locales que les Chevaux prennent quelquefois dans les manéges couverts , lorsqu'on n'y fait pas attention. D'une autre côté , ils sont plus sujets à se distraire & à perdre leur attention en plein champ , à cause des différens objets qu'ils voient , que dans les manéges couverts , de manière qu'il est difficile de se décider pour les uns ou les autres. Les Chevaux ont plus de liberté dans les seconds , & s'habituent à voir des objets qui les effraieroient , s'ils ne les avoient jamais vus. Les manéges couverts ont cela d'avantageux , que tout s'y fait avec plus d'exactitude , & que le terrain y est meilleur. Ces deux sortes de manéges ont leur avantage selon la saison , & tous les deux sont bons , lorsqu'un Écuyer sçait son métier.



 CHAPITRE II.

Méthode pour placer & affermir les hommes sur leurs Chevaux, avec quelques instructions passagères, tant pour eux que pour leur monture. Des Mors.

IL ne faut pas moins de douceur & d'attention pour apprendre aux hommes à monter à Cheval, que pour dresser les Chevaux, sur tout dans le commencement. On ne doit rien négliger pour inspirer aux uns & aux autres toute la sensibilité dont ils sont susceptibles, quoique la plupart des Ecuyers fassent le contraire, & s'étudient à la leur faire perdre. Comme tout dépend de la manière dont on place pour la première fois un homme à cheval, on ne pourroit trop faire attention à cet article.

Il n'y a personne qui ne sente combien il est absurde de placer un homme qui n'a jamais monté à Cheval, & c'est encore pis s'il l'a fait, sur un Cheval trotteur, sur lequel il est obligé, supposé que le Cheval soit assez insensible pour le lui permettre; & s'il ne l'ose pas, au risque de se casser le cou, de se tenir de toute sa force avec ses bras & ses jambes. Cette méthode est aussi mauvaise d'abord, qu'elle est avantageuse dans la suite. Un

homme ne peut se tenir ferme sur un Cheval, à moins qu'il ne sçache se tenir en équilibre, & être le maître de tous ses mouvemens. Dans quelque occasion que ce puisse être, il ne sçauroit le faire, si son attention est partagée, comme le seroit celle d'un enfant qu'on placeroit pour la première fois sur un Cheval. Dans cette situation pénible, il est obligé de se tenir à la bride, au risque de gâter tout-à-la-fois sa main & la bouche de son Cheval, de coller ses jambes contre, au risque de perdre la vie, & de faire perdre au Cheval la sensibilité qu'il a, quoiqu'elle soit absolument nécessaire pour les dresser tous deux, pour ne rien dire ici de la triste figure que fait un homme qui ne sçait point faire usage de ses membres.

La première fois qu'un homme monte à Cheval, on doit lui en donner un fort doux, & jamais ne le faire trotter qu'il ne soit à son aise au pas. On lui en donnera un plus rude à mesure qu'il s'affermira, augmentant peu-à-peu la vitesse du trot; mais on ne le fera galopper que lorsqu'il sçaura bien trotter: car quoique le galop soit plus doux, on est moins maître de son Cheval lorsqu'on galoppe, que lorsqu'on trotte. On doit observer la même chose à l'égard des Chevaux. On ne les fera jamais trotter que lorsqu'ils seront obéissans, & qu'ils auront bouche faite; ni galopper, qu'ils ne sçachent.

bien trotter. Lorsqu'un Cavalier est ferme sur la selle, plus il trotte (il ne doit jamais discontinuer de le faire), plus il est en état de monter des Chevaux rudes. La méthode que j'indique ici est la meilleure, la plus facile & la plus courte; les autres dont on se sert, sont détestables, sont cause qu'un homme contracte de mauvaises habitudes, devient de jour en jour plus mauvais Cavalier, & son Cheval incapable d'aucun service. En suivant celle que j'enseigne, le Cavalier s'affermit de jour à autre, & les mouvemens plus libres ne forment, pour ainsi dire, qu'un tout avec son Cheval. L'un & l'autre conservent leur sensibilité, & se trouvent en état de recevoir & de pratiquer les leçons qu'on leur donne. Lorsque l'homme & le cheval ne manœuvrent pas librement & sans contrainte, plus on les exerce, moins ils valent; tout ce qu'ils font, n'a ni grace, ni utilité. Lorsqu'un homme est bien affermi sur la selle, il doit monter peu-à-peu des Chevaux plus rudes & même à poil, & s'y tenir d'aussi bonne grâce, que sur une selle à demi piquée. Il ne faut, pour l'acquérir, qu'un peu de patience & d'attention.

Parmi les différentes méthodes dont on se sert pour placer un homme à Cheval, il y en a peu qui soient dictées par la raison. Les uns veulent qu'il se place sur l'enfourchure, d'autres qu'il se place sur

la pointe de l'épine du dos (*). Ces deux méthodes font également opposées & ridicules, & l'on peut en tirer une meilleure, en prenant le milieu. Avant de faire monter un homme à Cheval, apprenez-lui à connoître & à examiner si la gourmette est bien placée. Je suppose qu'on lui ait mis un mors, ce qu'on ne doit pas faire d'abord; il vaut mieux s'en tenir à un filet, jusqu'à ce que le Cavalier soit ferme sur la selle, & le Cheval un peu dressé. On examinera encore si la gourmette est bien placée, la sousgorge lâche, le mors ni trop haut ni trop bas, mais placé où il doit l'être, de peur qu'il ne ride la peau, ou qu'il ne pende point sur les dents; si les fangles ne sont pas ferrées; si le poitrail & la croupière sont bien placés, & les rênes d'une égale longueur. On examinera ces pièces à plusieurs reprises, & l'on remédiera aux défauts qu'elles peuvent avoir. Un homme qui a la main bonne, peut d'abord se tenir d'un mors & se passer d'un bridon; mais cela demande plus de

(*) Lorsqu'on est sur l'enfourchure, qui est une position très-fatigante, il est impossible d'être ferme, & d'avoir les aides de la main & des jambes justes, quoique ce soit la position qu'exige M. de Newcastle.

Si l'on est sur la pointe de l'épine, les cuisses sont très-raccourcies, & les aides du genou perdues,

soin, de délicatesse & de tems qu'on n'en peut exiger d'un corps de Soldats, dont le nombre est considérable, & parmi lesquels il y a peu de bons Cavaliers. Il est plus aisé de dresser un novice qu'un autre qui a pris de mauvais principes: car il est plus difficile de détruire de faux principes, que d'en prendre de bons. Même chose a lieu par rapport au Cheval. On doit, dans les manéges, lorsqu'on a des Poulains à dresser, ne point trop comprimer les barres, & c'est ce qu'on ne peut éviter, avec quelque soin que les gourmettes soient faites. Quiconque conduit un Cheval avec une bride, doit être bon Cavalier, & avoir soin que son Cheval ne porte pas la tête trop bas; ce qui gêneroit le mouvement des épaules. J'ai vu quelquefois que l'on se servoit d'abord d'un mors; mais j'ai toujours observé que les Chevaux portoient la tête trop bas; ce qui gênoit le mouvement des épaules. On trouve cependant un Cheval ou deux sur la quantité à qui la nature a placé l'avant-main si haut, que rien ne peut la leur faire baisser. Il faut apprendre aux Soldats à se servir comme il faut de leurs filets: car comme ces derniers n'ont pas autant de force qu'une bride, ils se donneront des libertés capables de leur gâter la main, à apprendre aux Chevaux à appuyer sur le mors, & à ne point sentir la main, à se pencher sur leurs épaules; ce

qui leur ôte tout leur mouvement. Les mors dont on se fert (& on doit les employer, lorsque les Chevaux portent la tête haute, qu'ils sont bien dressés, dociles & libres dans leurs mouvemens) doivent être les mêmes: car quoique la différence des bouches exige différentes sortes de mors, il convient qu'elles soient toutes les mêmes dans un Régiment. On proportionnera leur largeur à l'ouverture de la bouche du Cheval. Il n'est pas besoin de beaucoup de mors pour un Régiment. Le meilleur que j'aie trouvé, après différentes épreuves, est celui dont on voit la figure (Planche I). La pesanteur du mors, sans la gourmette, est d'environ 14 onces $\frac{3}{4}$; celle de la gourmette d'environ 4 onces & $\frac{1}{4}$, & la petite chaîne dont on se fert pour l'empêcher de prendre le mors aux dents, ce que plusieurs Chevaux ont coutume de faire, de $\frac{3}{4}$ d'once. Le tout ensemble pèse 19 onces & $\frac{3}{4}$. Les anneaux des branches auxquels on attache les rênes, doivent être fixes, pour empêcher que les dernières ne s'entortillent. Le mors est d'une seule pièce, épais & fixe. Ceux qui ne sont pas tels, & qui sont mobiles, ne produisent qu'un effet incertain. Les gourmettes minces ne valent rien, & sont sujettes, lorsqu'on s'en fert mal, comme le font la plupart des Cavaliers, à bleffer les Chevaux. Elles doivent être plattes, larges & bien

polies, pour qu'elles ne blessent point la *barbe* du Cheval, mais ni épaissées, ni pesantes. La bride convient à la cavalerie légère. Celles des corps plus pesants, qui ont des Chevaux plus gros & d'une autre espèce, peuvent avoir des branches plus longues d'un quart de pouce, & la bride un peu plus solide. On ne doit jamais employer les brides pour les Chevaux qui ne sont point encore dressés. Un filet simple vaut beaucoup mieux. Ceux qui sont tortillés, durs, tranchans, ne sont propres qu'à causer des callosités. Les rênes, tant simples que doubles, ont très-souvent leur utilité, & conviennent aux Chevaux dressés, quelques airs qu'ils prennent, lorsqu'ils sont enclins à porter leur tête basse. Après avoir pris toutes les précautions que je viens de dire, le Cavalier se placera près de l'épaule du Cheval; & prenant les rênes, & une poignée de la crinière de la main gauche, il posera son pied gauche dans l'étrier du même côté, sans trop l'avancer, de crainte de toucher le Cheval & de l'effrayer. Se levant ensuite tout droit, il restera un moment dans cette situation, tenant son corps droit, mais sans le roidir. Il passera ensuite sa jambe droite par-dessus la selle, sans la toucher, & s'assiéra doucement dessus. Il prendra les mêmes précautions en descendant de Cheval. Il observera de ne pas tenir

les rênes trop courtes, de crainte que le Cheval ne se dresse, ne se renverse, ou ne lève la tête. Il les tiendra de la même longueur, ni trop tendues, ni trop lâches, & les partagera, en passant le petit doigt entre deux. On doit accoutumer les Chevaux à rester en place lorsqu'on les monte, jusqu'à ce qu'il plaise au Cavalier de les faire marcher. Celui qui tient le Cheval qu'on veut monter, ne doit point le saisir par la bride, mais seulement par le montant de la têtière, sans trop le ferrer; ce qui seroit sujet au même inconvénient, que si celui qui le monte tenoit les rênes trop courtes. On doit accoutumer tous les Soldats à monter & à descendre également des deux côtés. On ne sçauroit croire combien cette méthode est utile dans la mêlée. Le Cavalier se placera sur la selle, le corps un peu penché en arrière, la tête haute, mais sans roideur. Il s'affiera ni trop en avant, ni trop en arrière; la poitrine & le bas-ventre un peu en dehors. Il tournera ses cuisses & ses jambes en-dedans, sans les gêner, & son pied en droite ligne, sans le tourner ni trop en-dedans, ni trop en-dehors. Au moyen de cette position, la pesanteur naturelle des cuisses a une pression suffisante, & le Cavalier est à même de se servir de ses jambes comme il lui plaît. Il doit les tenir pendantes, sans se gêner, & les placer de façon qu'elles ne touchent

point les flancs du Cheval, mais assez près pour s'en servir au besoin.

La position du corps doit être telle, qu'il soit ferme, sans être gêné, & qu'il ne balance point lorsque le Cheval marche; ce qui est une mauvaise habitude que l'on contracte aisément, sur-tout lorsqu'on galoppe. Le coude gauche doit être légèrement appuyé sur le corps; sans cela, la main ne sauroit être ferme: elle chancelle toujours; ce qui est capable de gâter la bouche du Cheval. La main doit être de niveau avec le coude. Si elle étoit plus basse, elle donneroit trop de liberté au Cheval. Je parle ici de la position de la main en général: car comme les bouches des Chevaux varient, la position de la main doit aussi varier. Un Cheval lourd, pesant, exige qu'on tienne la main haute, & celui qui porte le nez au vent, qu'on la tienne basse. La main droite doit être placée symmétriquement avec la gauche; la droite doit être un peu plus avancée ou reculée, plus haute ou plus basse, selon que l'occasion l'exige. Pour que les deux mains soient plus libres, on doit tenir les deux bras un peu pliés vers le coude, pour qu'ils ne soient pas trop roides.

Un Soldat qui est à cheval doit avoir la main droite libre: il tient son épée avec, & ce fardeau doit lui suffire. Un homme doux qui apprend à

monter à cheval, doit avoir un fouet ou une houffine, & la tenir droite, pour qu'il s'accoutume à tenir son épée comme il faut. Il se contentera de la baisser lorsqu'il montera ou mettra pied à terre, pour ne point effrayer son Cheval.

La main gauche doit être éloignée du corps d'environ deux pouces & demi, les ongles vis-à-vis les boutons de la veste, le poignet un peu arrondi, mais sans gêne. Outre que cette position est gracieuse, elle met le Cavalier en état de lâcher, de raccourcir & de mouvoir les rênes du côté qu'il lui plaît, selon que l'occasion l'exige.

Rien, comme je l'ai dit ci-dessus, n'est plus avantageux que de tenir le corps ferme & en équilibre. On est par-là maître de tous les mouvemens du Cheval. C'est la meilleure des aides. Une position contraire est désavantageuse, & gêne tous les mouvemens du Cavalier. Bien des gens prétendent que la fermeté du corps dépend de la qualité des selles, & regardent cet objet comme un objet sérieux: mais on ne peut dire qu'un homme soit ferme sur la selle, soit qu'elle soit platte, ou à demi piquée, lorsqu'il est gêné, & que son corps n'est point en équilibre. Lorsque les Cavaliers sont bien placés, il faut les faire trotter le plus qu'ils peuvent, sans étriers, & avoir attention qu'ils ne changent point de position. Quant à ces mauvais

Cavaliers, qui se fervent de leurs mains pour se tenir à la bride, en dépit des leçons que l'Écuyer leur donne, il faut leur faire quitter les rênes, lorsqu'ils sont sûrs de leurs Chevaux, & leur faire tenir leurs mains dans la même position que s'ils les conduisoient. Il faut, dans tous les cas, mais sur-tout dans celui-ci, les empêcher de se tenir avec leurs mains & leurs jambes. Au cas que le mouvement du Cheval soit trop rude, ralentissez-le, jusqu'à ce que le Cavalier soit plus ferme sur la selle. Lorsqu'il le sera, quelque mouvement que le Cheval fasse, donnez-lui des étriers, & ne lui permettez jamais de trotter & de travailler son Cheval, sans en avoir.

Les étriers ne doivent être ni trop longs, ni trop courts, mais assez longs, pour que le Cavalier puisse poser son pied dessus, environ le tiers de la longueur du pied, à compter de son extrémité, qui doit être deux ou trois pouces plus haute que les talons. Les étriers trop longs ont cela de mauvais, qu'ils empêchent le Cavalier de passer sa jambe sur le bagage, le fourrage, les hardes, qui sont attachées derrière la selle. Ceux qui sont trop courts, ne valent rien à tous égards. La longueur que je leur donne est la plus juste, & on peut la déterminer de la manière suivante. Faites placer le Cavalier sur la selle, les jambes & les étriers
pendans;

pendans ; & lorsqu'il est dans cette position, ajustez-lui l'étrier à la même hauteur que le talon, & placez l'étrier au tiers de la longueur du pied. Les étriers doivent avoir la même longueur ; le Cavalier ne doit point appuyer dessus, mais seulement y poser ses jambes. S'il faisoit autrement, il fortiroit de la selle ; ce qu'il ne doit faire que dans le cas où il met l'épée à la main, & se penche sur le devant pour charger l'ennemi. On peut lui donner des étriers dès qu'il est ferme, & même avant, si ses jambes sont bien placées.

Les Écuyers peuvent apprendre à un Cavalier à se servir comme il faut de ses jambes & de ses mains : mais il n'y a que la nature qui puisse lui donner cette sensibilité, sans laquelle il ne sçauroit le faire. Il doit avoir la main sûre, mais légère, & ne jamais surprendre la bouche de son Cheval, en lâchant ou tirant tout-à-coup les rênes. Tout doit se faire dans le manège par degrés & avec délicatesse, mais en même tems avec de la force & de la résolution. La main qui sçait bien manier les rênes, les lâcher & les tirer à-propos, obtient son but avec moins de force, & la bouche du Cheval, sous la même main, est meilleure qu'une autre, en supposant que la nature leur ait donné les mêmes avantages. On doit se conduire avec la même douceur dans toutes les occasions & dans

toutes les branches du manége. Une bouche dure & mauvaise paroitra douce & bonne à une main qui n'a aucune sensibilité, de sorte qu'il est impossible de juger de la bouche d'un Cheval, sur le rapport d'autrui, à moins que vous ne connoissiez le degré de sensibilité qu'un homme possède, ou que vous ne montiez le Cheval vous-même. La main droite est quelquefois nécessaire pour un moment, pour aider la gauche, lorsqu'on a affaire à des Chevaux incommodes; mais un Soldat qui doit se servir de son épée, doit employer la main droite le plus rarement qu'il peut.

Le filet doit être dessus; je veux dire que les rênes doivent être placées sur celles de la bride, soit qu'on se serve du filet ou du mors séparément, soit qu'on les emploie ensemble. Lorsque le Cavalier est insuffisamment instruit, & le Cheval préparé & sellé pour le travail, on doit raccourcir une rêne du côté où l'on veut le conduire, comme je le dirai en son lieu; mais il ne faut jamais la raccourcir au point de peser tout-à-fait dessus; car outre que la manœuvre est fautive & mauvaise, on durceroit la bouche du Cheval d'un côté, au-lieu qu'il faut lui conserver sa souplesse, en faisant agir alternativement les rênes, en les tendant modérément. Ces deux effets réunis font que la bouche du Cheval conserve le degré d'appui

convenable. Pour le conserver quand on l'a obtenu, on ne doit point trop travailler le Cheval. Lorsqu'on le fait, il se jette sur ses épaules, de même que le fait un Cheval de poste excédé de fatigue. On doit cependant apprendre aux poulains, de même qu'aux hommes, l'effet des rênes séparément, pour empêcher qu'ils ne confondent les effets mixtes qui en résultent. Évitez de les travailler sur un terrain creux & mauvais; car outre que vous forcez le pas du Cheval, vous l'obligez à se jeter sur ses épaules, & à se battre à la main.

Un poltron & un étourdi sont tous deux de très-mauvais Cavaliers, & sont également reconnus pour tels par l'animal qu'ils montent. Tous deux le ruinent également, quoique de différentes manières. Le poltron, en laissant aller son Cheval comme il veut, le confirme non-seulement dans ses mauvaises habitudes, mais lui en fait contracter de nouvelles. L'étourdi, à force de tourmenter son Cheval & de vouloir le corriger, le ruine & le jette, par un effet de son désespoir, dans tous les vices que la race est capable de suggérer.

On doit tenir les Chevaux la tête haute, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement dressés, & que le mouvement de leurs épaules soit libre.

Il faut, pour dresser un Cheval, que la main & les jambes agissent de concert dans tous les

mouvemens qu'il fait, & que les dernières secon-
dent toujours la première. Lorsqu'on le fait mar-
cher, trotter ou galopper sur des cercles (je sup-
pose qu'il n'est question d'autre chose) on ne doit
faire usage que de la jambe de dehors, & cela pour
un moment, pour redresser la marche du Cheval,
au cas qu'elle soit fautive; & si-tôt qu'on a réussi,
il ne faut plus s'en servir. Lorsque le Cheval est
paresseux & s'arrête de lui-même, il faut faire agir
les deux jambes, & lui presser les flancs, supposé
que les méthodes plus douces qu'on a employées,
telles que la pression des cuisses & l'attention
qu'on a eue de retirer ses jambes près, n'aient
pas réussi. Le plus sûr est de ne point faire agir les
jambes. Ceux qui ont appris dans de bonnes écoles,
ne s'en servent jamais, & les Chevaux ainsi dressés,
valent infiniment mieux que les autres. Ils obéis-
sent au mouvement de la rêne ou du corps, au-
tant qu'il est nécessaire. Le Cheval & le Cavalier
paroissent ne former qu'un seul & même corps:
c'est-là ce que pratiquent & enseignent les grands
Maîtres; mais on ne peut attendre une sensibilité
parfaite dans l'homme & son cheval, dans l'école
d'un Régiment, où il y a un si grand nombre de
Soldats. On entend par le terme de *dehors*, le
côté le plus éloigné du centre, & par celui de
dedans, celui qui en est proche. Un Cavalier qui

veut faire reculer son Cheval, ne doit se servir de ses jambes, que dans le cas où le Cheval se jette sur ses épaules. Lorsqu'il le fait, il doit les appuyer légèrement en même tems, le sentir dans la main. Si le Cheval refuse de reculer, il doit approcher ses jambes, jusqu'à ce que le Cheval lève une jambe, comme s'il vouloit avancer. Dès qu'il aura levé la jambe, il suffira de faire agir la rêne du même côté, pour la lui faire porter en dedans, & le faire reculer. S'il offre de le faire, on retirera à l'instant les jambes. On tiendra la rêne de dedans plus tendue sur les cercles, pour que le Cheval puisse regarder du même côté, & l'on croisera un peu celle de dehors de ce même côté. Le Cavalier les tiendra toutes deux de la main gauche, pour pouvoir se servir de la droite, lorsque l'occasion l'exigera.

Toutes les leçons que l'on donne au Cavalier & à son Cheval, doivent commencer par des mouvemens très-simples, pour qu'ils aient le tems de comprendre & de réfléchir sur ce qu'on leur enseigne. Mais quoique ces mouvemens soient lents, ils ne doivent pas être lourds, mais déterminés & faits sans hésiter. On augmentera ce mouvement à proportion qu'ils comprendront les effets des rênes, & que le manége leur deviendra plus familier. Chaque Cavalier doit s'accoutumer à

sentir, sans le secours de l'œil, si la marche de son Cheval est fautive, même dans les mouvemens les plus violens & les plus précipités, & y remédier aussi-tôt. C'est-là une connoissance que la pratique, l'application & l'attention seules peuvent donner au commencement des mouvemens simples. Un Cheval peut non-seulement galopper, mais encore trotter & marcher faux. S'il galoppe faux, ou sur le mauvais pied; je veux dire, si en galopant à main droite, il entame le chemin avec la jambe gauche, ou si allant à gauche, il se sert de la droite; s'il se défunit; je veux dire, s'il porte la jambe opposée derrière celle dont il se servoit auparavant, arrêtez-le sur le champ, & remettez-la où elle doit être. Pour cela faire, vous approcherez doucement votre jambe de dehors, vous avancerez la main, en tenant la rêne de dedans plus courte que l'autre, & la tête du Cheval tournée en dedans; & au cas qu'il résiste, tournez lui la tête en dehors. Remettez-la en place, & tournez-la lui en dedans, dans le moment qu'il galoppe sur le bon pied. On ne doit point se servir de la jambe, ni dans ce cas-ci, ni dans les autres, à moins que la main seule ne suffise point. On dit qu'un Cheval se défunit à droite, lorsqu'entamant le chemin de ce côté, avec la jambe droite, il avance la gauche. Il se défunit à gauche, lors-

qu'allant de ce côté, il avance la jambe droite. Un Cheval peut être tout-à-la-fois faux & défuni, & l'on doit employer la même méthode, pour le corriger de ces deux défauts. Il est faux & défuni à droite, lorsqu'allant de ce côté, il avance la jambe gauche, & retire la droite, quoique cette jambe soit plus avancée sous son ventre, que la gauche, parce qu'il va du côté droit. Il est faux & défuni à gauche, lorsqu'entamant le chemin de ce côté, il avance la jambe droite, & retire la gauche, quoique celle-ci soit plus avancée sous son ventre, que la droite, parce qu'il va du côté gauche.

On doit avoir soin que les Chevaux qui s'arrêtent après avoir galoppé, s'arrêtent sur le bon pied; sur-tout sur celui de derrière; ce qu'ils ne font point, lorsqu'on se sert de la longe, & que personne ne les monte.

Lorsqu'on enseigne à un homme à bien se placer sur son Cheval, il faut empêcher qu'il tienne son corps roide, & qu'il use de force dans quelque occasion que ce puisse être. La roideur du corps a très-mauvaise grace, & la force que le Cavalier emploie, ne sert, lorsqu'il est déplacé, qu'à le jeter loin de son Cheval, par l'effet du ressort; au-lieu qu'il est assuré sur la selle, lorsque son corps est en équilibre, & qu'il ne bouge point les cuisses, qui sont naturellement pesantes.

A mesure que les Cavaliers sont plus affermis, & les Chevaux plus souples, il faut faire les cercles plus petits, sans cependant les diminuer trop, de peur que les Chevaux ne se jettent sur leurs épaules.

On ne doit employer les mors, que lorsque les Cavaliers sont bien affermis sur la selle, & les Chevaux accoutumés à aller à droite & à gauche; & alors même, on doit s'en servir avec beaucoup de précaution. On a eu raison dans tous les bons manéges d'abandonner les mors trop forts & trop pesants, & il seroit à-propos qu'on les bannît des écoles militaires. Ils appesantissent la tête du Cheval; ils empêchent l'action de l'avant-main, & endurecissent également la main du Cavalier & la bouche du Cheval; & leur insensibilité augmentant de jour en jour, on ne peut en attendre autre chose. Il y a des Chevaux, qui, lorsqu'on leur met un mors pour la première fois, baissent la tête; ce qui est une position que quelques ignorans approuvent, pourvu que le sommet de la tête & le nez soient à-peu-près perpendiculaires, sans considérer qu'elle est beaucoup meilleure, à proportion que le sommet de la tête est plus haut, pourvu qu'il soit presque perpendiculaire avec le nez. Lorsque le sommet de la tête est bas, la position ne vaut rien, quoique la tête & le nez

soient à-peu-près perpendiculaires , à cause qu'elle empêche l'action de l'avant-main. Lorsque vous trouvez de pareils Chevaux , levez le *bridon* de la main droite ; prenez les rênes de la bride de la gauche ; lâchez le & tirez-le à différentes reprises alternativement. Un mors fort & pesant , flatte d'abord la main d'un ignorant ; mais il n'est tel que pendant un certain tems. Il ne tarde pas à s'appercevoir que sa main & la bouche du Cheval ont perdu leur sensibilité. La plupart des Chevaux qui ont la tête pesante , sont sujets à broncher.

Lorsqu'on travaille un Cheval sur de petits cercles, le Cavalier doit se pencher en devant ; autrement il court continuellement risque d'être défarçonné à chaque mouvement rapide ou irrégulier que le Cheval fait ; il ne sçauroit l'être , en prenant la position que je viens de dire.

Les instructions que l'on donne au Cavalier & au cheval , sont de la plus grande conséquence & de la plus grande importance ; & c'est d'elles que dépend le succès de ce qu'il fait. Les escadrons sont souvent rompus & défaits , à cause de l'ignorance des Cavaliers ou des chevaux , mais plus communément par celle des deux ensemble. La plupart des désastres qui arrivent , proviennent de ce que les Chevaux sont mal dressés & mal équipés, & de ce que les Cavaliers ne sont pas fermes sur

leurs selles, indépendamment de leurs mains & des bouches de leurs Chevaux. Si les Cavaliers sçavoient conserver ces dernières sensibles & obéissantes, & leur faire tenir un pas égal & cadencé, quelque lents & accélérés qu'ils fussent, ils ne romproient jamais leurs rangs, & auroient toujours le dessus sur leurs ennemis. La plus forte cavalerie est souvent battue par une inférieure, faute d'être instruite des principes que je viens de donner. Cette matière mérite la plus sérieuse attention; & le mépris qu'on en fait, a eu dans plusieurs occasions des conséquences funestes. J'espère que quelques personnes d'une autorité suffisante, & instruite, contribueront à faire dans la cavalerie plusieurs changemens qui paroissent absolument nécessaires. Pourquoi, par exemple, charger la cavalerie de bottes fortes & de fusils pesants? On pourroit leur en substituer de plus légers & d'aussi utiles, telle qu'une carabine. Je ne trouve rien qui convienne plus mal, & qui soit plus inutile à un Soldat, qu'un chapeau. Il est continuellement exposé à le perdre, sur-tout dans une action. Il ne le garantit ni du vent, ni du mauvais tems, qui font de la plus grande conséquence. Un bonnet n'a pas les mêmes inconvéniens. On peut le décorer & lui donner un air martial, & faire en sorte qu'il garantisse le Soldat du vent, de la neige, de la pluie, & qu'il lui serve de bonnet de nuit.

C H A P I T R E . I I I .

Méthode pour assouplir les Chevaux que l'on monte , par le moyen de l'épaule en - dedans , avec une longe & sans longe , sur des lignes circulaires & droites , & de travailler un Cheval à la main.

LORSQU'UN Cheval est bien dressé & assuré dans tous ses mouvemens (on ne doit rien tenter de plus jusqu'alors) & que le Cavalier est bien affermi sur sa selle, ce qui est encore absolument nécessaire ; il faut continuer de les instruire tous deux. Il y a si peu de bons Cavaliers dans les Régimens, qu'on ne sçauroit employer trop de soin à les instruire, d'autant plus que le Cavalier & le cheval sont également ignorans, & ont également besoin d'être instruits. Cette difficulté n'a pas lieu dans les manéges, où un jeune élève trouve des Chevaux dociles & bien dressés, & devient assez bon Cavalier pour pouvoir monter un Cheval à crû.

En commençant ce nouveau manége, il faut apprendre au Cheval à travailler en quarré, ou sur les quatre coins, tant avec l'avant - main, qu'avec l'arrière-main à la muraille, & cela de lui-même, ce qu'on ne sçauroit exiger de lui,

mais que l'on doit espérer qu'il fera bientôt ; & à être léger à la main. Lorsqu'il le fera , commencez à plier sa tête , un peu plus en-dedans , qu'en-dehors , en raccourcissant peu-à-peu la rêne de dedans. Cela fait , tâchez de gagner un peu les épaules , en tenant la rêne de dedans plus courte , comme vous l'avez fait ci-devant , & en croisant celle de dehors sur celle de dedans. Voici l'intention de ces opérations. La rêne de dedans sert à conduire la tête du Cheval , & celle de dehors qui la croise , sert à la rendre perpendiculaire , comme elle doit l'être ; je veux dire , à placer le nez & le front sur la même ligne perpendiculaire. Elle sert encore , si on l'avance , de même que celle qui la croise , à faire avancer le Cheval , lorsqu'il le faut ; ce qui est souvent nécessaire , y ayant plusieurs Chevaux qui reculent quand ils devroient avancer. Si l'on rapprochoit le nez trop près du poitrail , au-delà de la perpendiculaire , on gêneroit le mouvement des épaules , & l'on causeroit d'autres mauvais effets. Toute autre position que celle que je viens de dire , ne vaut rien. La rêne de dehors étant croisée , non point en-dedans , mais en-dehors , sert encore , lorsqu'il est nécessaire , à empêcher l'épaule gauche de trop avancer ; ce qui facilite le mouvement des jambes de dedans qui la croisent : ce qui est un mouvement admirable pour affouplir

les épaules. Il faut avoir soin que la jambe de dedans passe sur celle de dehors, sans la toucher. On peut faciliter ce mouvement par le moyen de la rêne de dedans, la croisant sur celle de dehors, toutes les fois que le Cheval pose la jambe gauche à terre. On feroit mal, dans tout autre tems, si ce n'est lorsque le Cheval pose la jambe de dehors à terre, de croiser la rêne de dedans, ou de lui faire lever celle de dedans. Ce feroit exiger une chose impossible, & fatiguer mal-à-propos le Cheval. La raison en est, qu'une grande partie de la pesanteur du Cheval, portant sur la jambe de dedans, une pareille tentative feroit non-seulement inutile, mais encore préjudiciable à la sensibilité de la bouche, & obligeroit probablement le Cheval à se défendre, sans en obtenir d'autres mouvemens.

Lorsque le Cheval est ainsi accoutumé à faire ce que vous exigez de lui, mais jamais avant qu'il le soit, enseignez-lui peu-à-peu à croiser les jambes de derrière. En lui faisant plier les jambes de devant, vous l'obligerez à plier celles de derrière. En cas qu'il résiste, vous raccourcirez davantage les rênes; vous le ferez reculer, & approcherez votre jambe de dedans. S'il avance trop la croupe, vous allongerez les deux rênes; & s'il le faut absolument, il se servira adroitement de sa jambe

de dedans , pour la remettre en place , observant que la croupe doit toujours être plus basse que les épaules , qui doivent toujours avancer les premières. Aussi-tôt que le Cheval obéit , le Cavalier doit remettre sa main & sa jambe dans leur position ordinaire. Dans cette leçon , non plus que dans la plupart des autres , il ne faut jamais négliger les coins , & accoutumer le Cheval à y aller de lui-même. Conduisez - l'y , en approchant la rêne de dedans de celle de dehors , mais sans changer la position de la tête , du cou & des épaules , & faites - l'en sortir , en rapprochant la rêne de dehors de celle de dedans. Ces usages des rênes produisent aussi leurs effets sur les parties de derrière.

Rien n'a plus mauvaise grâce ; rien ne dérange plus un Cavalier ; rien n'émousse plus la sensibilité des flancs du Cheval , que de remuer continuellement les jambes. On empêche par-là un Cheval d'avoir un pas fixe & réglé. Il est impossible à un homme d'être ferme , assuré & doux. Il faut toujours , lorsque cela est nécessaire , accélérer le mouvement ; mais on ne sçauroit remédier à celui qui est trop violent ; & ses conséquences sont souvent irréparables. Les Cavaliers sont portés à plier leurs jambes , lors même qu'ils marchent en avant , & à en reculer une , lorsqu'ils changent de main.

Ils ne doivent le faire qu'avec les rênes & de bonne grâce , fans permettre au Cheval d'aller trop vite , ou trop lentement sur la main. La main seule du Cavalier suffit presque toujours ; & au cas que cela ne soit pas , il doit employer plusieurs moyens , avant que de recourir à une aussi mauvaise ressource que celle dont je viens de parler. Le premier est de ferrer les cuisses. Le second , d'approcher doucement les gras des jambes. Le troisième , de se servir de l'éperon , mais fans plier le pied , ni la jambe ; ce qu'un bon Maître ne permet jamais de faire.

On ne doit jamais faire changer de main à un Cheval , fans le faire avancer un pas. Il suffit , pour cet effet , de mouvoir la main d'un côté à l'autre. On doit encore tenir pour une règle constante , de ne jamais arrêter un Cheval , le monter , ou mettre pied à terre , que lorsqu'il est bien placé.

Premièrement , les figures sur lesquelles on travaille , doivent être grandes. On les diminuera ensuite peu-à-peu , selon les progrès que le Cavalier & le cheval feront. On réglera les pas cadencés qu'il fait en conséquence. Les changemens de main doivent se faire d'une manière déterminée , & d'abord en avant , fans exiger celui de côté , de deux pistes ; ce qu'on exigera dans la

suite, lorsqu'il sera suffisamment assoupli. On dit qu'un Cheval va de deux pistes, lorsque les pieds de devant & ceux de derrière ne se suivent point, mais décrivent deux différentes lignes.

Il faut au commencement se servir de la longe, pour faire trotter un Cheval sur des cercles & des lignes droites, tant pour aider le Cavalier, que le Cheval. On l'abandonnera, lorsque l'un & l'autre seront plus instruits. Aucun Cavalier, fût-il le meilleur Écuyer du monde, ne doit se dispenser de trotter de tems en tems avec la longe, soit avec des étriers, soit sans étriers. La leçon finie, vous ferez reculer & avancer quelque tems votre Cheval, en lui pressant également & légèrement les flancs, s'il le faut, & en remuant la bride. Au cas qu'il recule, faites-lui prendre sur le champ le grand trot. Dans le cas où il refuse de le faire, il suffit de lui donner quelques coups de caveçon sur le nez, ou de placer quelqu'un devant lui. Il convient que le Cavalier approche ses jambes lorsqu'il recule, pour empêcher qu'il ne se jette trop sur ses épaules; mais cette pression doit être légère, & cesser dès le moment qu'il est comme il faut sur ses hanches. On doit accoutumer le Cheval à reculer peu-à-peu en ligne droite; mais le Cavalier ne doit recourir aux aides de la jambe, ainsi que le pratiquent les Écuyers du commun, qu'après
avoir

avoir employé la main & les rênes ; ce qui suffit quelquefois. Dans le cas où cela n'arrive point, il doit se servir de sa jambe ; ce qu'il ne doit faire qu'à la dernière extrémité.

Après qu'un Cheval est bien dressé & assuré dans les différens pas qu'il fait, il faut, en le travaillant, l'accoutumer à se bien tenir sur ses hanches, & à bien placer ses jambes de derrière. Lui & le Cavalier en auront meilleure grâce. Le Cheval obéira à la main, & exécutera tout ce qu'on lui commande raisonnablement, avec autant de délicatesse, que de facilité, de vigueur & de promptitude.

La méthode qu'on a de faire marcher un Cheval de côté, est la plus absurde qu'on puisse imaginer, & a les suites les plus funestes pour l'animal ; car au-lieu de l'affouplir, elle l'oblige à se roidir & à se défendre, & rend souvent une créature naturellement bienfaisante, rétive, craintive, & ennemie irréconciliable de l'homme. On doit tenir pour maxime constante, qu'il est infiniment plus difficile de corriger un vice ou une mauvaise habitude, que de les prévoir & de les prévenir. Les Chevaux conduits par des Cavaliers qui se servent de leurs jambes, ont coutume, lorsqu'ils vont de deux pistes, d'avancer continuellement la croupe ; ce qui ne vaut rien du tout. Cela vient de ce que le Cavalier lui pique le flanc, avant d'avoir déter-

miné l'avant-main du Cheval sur la ligne qu'il doit parcourir.

Un filet coulant est excellent pour les Chevaux qui ont l'avant-main longue & haute. Celui dont on se sert communément, vaut mieux pour ceux qui portent leurs têtes basses. Il y en a cependant pour lesquels on peut se servir du premier, en hauffant & avançant les mains; mais cela donne une position désagréable au Cavalier. Les filets, comme cela paroît par leur construction, ne valent rien pour les Chevaux sujets à faire des faux-pas & à broncher. Lorsqu'on les emploie sans bride pour des Chevaux qui portent la tête basse, il faut les tirer doucement d'un côté & d'autre.

Tout le monde connoît la construction d'un filet coulant (Planche 2); mais il est aisé de voir qu'il coûte plus qu'un filet ordinaire. Comme son principal point d'appui est sur le pommeau de la selle, plus bas que la main du Cavalier, ils verront aisément qu'il est bon pour les Chevaux qui ont les jambes de devant longues & minces, & qu'il ne vaut rien pour ceux qui les ont courtes & grosses. Ils conviennent à quantité de Chevaux, lorsqu'on s'en sert en guise de bridon, avec une bride; lorsqu'ils ont les jambes longues, & qu'ils portent la tête basse. Le filet coulant est quelquefois très-utile pour les Chevaux qui ont de la peine à lever la

tête & les jambes de devant ; mais on ne doit point le fixer comme on a coutume de le faire. Ses rênes doivent passer dans un anneau, qui est de chaque côté de la tête, au haut de la têtère, à côté des oreilles, avant d'arriver aux mains du Cavalier (Planche 3). Ils sont souvent très-utiles lorsqu'on les fixe aux anneaux de la têtère, qu'ils passent à travers les yeux du filet dans les mains du Cavalier, fans les attacher à la selle. La leçon de l'épaule en-dedans, est une vraie pierre de touche dans les manéges, tant pour le Cavalier, que pour le Cheval. On ne peut les dresser comme il faut, fans une expérience consommée ; mais on ne doit point la pratiquer en plein champ, dans les exercices, ou évolutions. Lorsqu'on le fait, il faut conduire les Chevaux du côté où l'on veut aller ; ce qu'on fait rarement, à la honte de la cavalerie. L'épaule en-dedans à rebours, est très-avantageuse aux Chevaux qui se jettent trop en avant. J'entends par à rebours, lorsqu'on travaille un Cheval, les épaules hors du plus grand cercle, & la croupe près du centre du plus petit.

Un Cheval bien exercé dans l'épaule en-dedans, est en état d'entreprendre & d'apprendre en peu de tems toutes les autres leçons qu'on lui donne. On doit les pratiquer de même que toutes les autres, sur toutes sortes de lignes circulaires, droites,

quarrées, &c. Lorsqu'on est à cette dernière figure, qui est une excellente leçon, comme aussi dans toute autre, & sur toutes sortes de figures où il y a des coins & des angles, il faut avoir soin, concernant les épaules & la croupe, que celle des deux qui doit entrer la première dans le coin, le parcourt d'un bout à l'autre, & que celle qui entre la dernière, parcourt exactement le même espace de terrain. On ne sçauroit trop faire attention à cette règle. La croupe ne doit jamais entrer la première dans le coin, excepté lorsqu'on va à reculons.

Dresser un Cheval à la main.

Le travail à la main, exige un certain degré d'activité, un œil pénétrant, &, comme toutes les autres choses qui concernent les Chevaux, un caractère heureux, beaucoup de jugement. Quoique la chose ne paroisse pas difficile, j'ai connu peu de personnes qui aient passablement réussi, à l'exception de M. Sidney Medons. Commencez par faire trotter & galopper votre Cheval, en le tenant avec une longe attachée à l'anneau qui est à côté du caveçon, & à celui du surfaix (Planche 4). Il convient de mettre au haut de la têtière de la longe une courroie & une boucle

sous la gorge , pour empêcher que le côté de dedans n'écorche l'œil du Cheval , comme il arrive souvent , lorsqu'on tire fortement la courroie. Ne faites ce que je dis ici , que pendant peu de tems à-la-fois. Si le Cheval s'appuie sur la courroie dont on se sert pour le tenir , ôtez-lui le caveçon , & servez-vous à sa place d'un autre à longs cordons , dont je parlerai dans la suite. Il est attaché à l'anneau du couffinet , d'où il passe dans l'œil du filet (Planche 5); & dans le cas où le Cheval porte la tête basse , à travers l'anneau de la têtère & celui du couffinet (Planche 6) , dans la main de la personne à pied qui le dresse , le lâchant & le tirant selon l'occasion ; ce qui empêche le Cheval de s'appuyer dessus , & le rend léger (Planche 6). Le long cordon dont je me fers ici , suffit sans la courroie , lorsque le Cheval est accoutumé à trotter autour de la personne qui est dans le centre , & qui tient le long cordon. Après que les Chevaux ont été un peu accoutumés à travailler avec une courroie & la longe , ils ne tarderont pas d'aller avec la simple courroie , sans le secours de la longe. Et en effet , on peut , avec un peu de patience & de douceur , apprendre aux Chevaux à pratiquer toutes les leçons qu'on leur donne , en les conduisant avec la main. Faites-le ensuite passer l'épaule en-dedans , la tête à la

muraille, de même que la croupe, le faisant piaffer, reculer, &c., peu-à-peu sur toutes sortes de figures. J'ai observé que la plupart des Chevaux passent au commencement plus volontiers la tête, que la croupe à la muraille. Le travail à la main est, si je puis me servir de cette expression, une espèce de conduite. En expliquant la méthode de s'en acquitter, j'enseignerai la meilleure dans toute la suite de cet article. Il exige qu'on emploie deux personnes à pied: une seule peut suffire, lorsqu'elle est entendue; mais deux valent mieux au commencement. L'une tient un long cordon, & dans quelques leçons, deux; attachés, comme je le dirai bientôt, & une chambrière, & se tient à quelque distance du Cheval. L'autre se place auprès, tenant les rênes du filet & un fouet, pour écarter le Cheval lorsqu'il le faut. Attachez un coussinet avec une croupière sur le Cheval. Il doit y avoir au haut & dans le centre du coussinet, un gros anneau, & environ quatre pouces plus bas, un plus petit de chaque côté. Au haut du coussinet, & un peu plus avant que le gros anneau, il y a une petite courroie & une boucle à laquelle on attache les rênes du filet, pour les empêcher de flotter, & afin que le Cheval ne s'embarasse pas les jambes dedans & dans la longe. On ne doit jamais dresser les Chevaux à la main.

avec quoi que ce soit dans leurs bouches, mais seulement avec un filet coulant, large, épais & bien uni. Une bride est trop chatouilleuse, & capable de gâter leurs bouches, à moins qu'un habile homme ne s'en serve: car lorsqu'on dresse un Cheval à la main, il est presque impossible de la manier avec la douceur & la délicatesse qu'il faut. Les yeux du filet doivent être grands. Il doit avoir sur la têtière, environ à la hauteur des yeux du Cheval, un anneau fixe de chaque côté. Celui qui a la chambrière, tient un cordon d'environ dix-huit pieds de longueur, pour se garantir des ruades. Ce cordon doit être uni, d'une grosseur convenable, & lâche. Ce cordon, dans l'épaule en-dedans (Planche 7), à droite, tient à un petit anneau du couffinet, où sont attachées les rênes du filet. Il passe de-là à travers l'œil droit du filet, dans le petit anneau de la têtière qui est à droite, & par le grand anneau du couffinet, dans la main de celui qui tient la chambrière, & qui, par le moyen de ce cordon, conduit le Cheval à droite, par l'épaule; le suivant, tendant ou lâchant le cordon, selon qu'il juge à-propos de le faire. Lorsque l'avant-main du Cheval est haute & bien placée, il est inutile de passer le cordon dans l'anneau de la têtière. Dans le même tems, une autre personne qui est près du Cheval, les rênes du filet séparées,

& la droite attachée du côté droit, le conduit avec la rêne gauche du filet, marchant près de sa tête, observant s'il a les épaules bien placées, & s'il ne s'écarte point de la droite, ce qui est occasionné par le cordon que l'autre personne tient, qui, lorsqu'on donne cette leçon à droite, tient le cordon de la main droite, & la chambrière de la gauche, & *vice versa*. Il doit s'en servir, & se tenir plus ou moins sur le flanc, le centre, ou la croupe du Cheval, selon qu'il le juge à-propos. Dans le changement de la droite à la gauche, dans l'épaule en-dedans, celui qui est le plus près du Cheval, doit passer le plus vite qu'il peut du côté gauche du Cheval, & celui qui tient la chambrière, doit faire la même chose. Le premier le devance du côté de la tête, & le second le suit en passant derrière la croupe, & *vice versa* du côté gauche. Lorsqu'on travaille un Cheval, la tête & la croupe à la muraille, ces deux hommes doivent se placer de manière à pouvoir exécuter ces changements. Dans cette leçon de l'épaule en-dedans à la main, lorsque le Cheval est grossier, pesant sous la main, roide, opiniâtre, vicieux, à reculer ou à ruer, rien n'est plus utile qu'un bâton ou un piquet. Le bâton, qui a environ sept pieds de longueur, est attaché par le moyen d'une courroie & d'une boucle à l'œil du filet, à travers

lequel les rênes passent. Un homme se place à une certaine distance, à côté de la tête du Cheval, marchant devant lui dans l'endroit où on le dresse. Il fait le bâton de la longueur du bras, après l'avoir attaché de façon qu'il ait du jeu, à mesure qu'il le retire & l'avance pour lui rafraîchir & animer la bouche. L'autre personne tient une longue rêne & la chambrière, comme on le voit dans la Planche 7. Cette leçon a cela de commun avec les piliers, qu'elle est bonne ou mauvaise, suivant ceux qui la donnent. J'ai vu un Cheval à qui l'on rompit la mâchoire, & coupa la langue en deux morceaux, en le dressant de la sorte. Il faut donc se conduire adroitement & avec modération, ou y renoncer. Cette méthode est bonne pour les Chevaux qui portent la tête basse, ou qui regimbent en piaffant, lorsqu'on les fait avancer. On peut se servir de ce bâton dans presque toutes les leçons que l'on donne.

Pour dresser un Cheval à la main, la tête & la croupe à la muraille (Planche 8), on doit employer deux cordons attachés, comme je l'ai dit ci-dessus, à l'exception qu'ils ne doivent point passer par le gros anneau du couffinet, mais par les petits de la têtère, dans la main de celui qui tient la chambrière. Un seul peut suffire à la vérité; celui qui est du côté droit, pour passer

à droite, & *vice versa*. Mais deux valent mieux, & font souvent nécessaires pour tenir le Cheval dans une position convenable. Il n'est pas besoin de passer les cordons dans les anneaux de la têtère, lorsque le Cheval porte bien sa tête. Lorsqu'on les fait passer à travers, il faut s'en servir de façon qu'ils ne fatiguent point la bouche du Cheval. Ces deux cordons doivent être bouclés ensemble, & aboutir dans la main de celui qui tient la chambrière, & qui est placé du côté gauche du Cheval. Les rênes du filet doivent pareillement être jointes, & la personne qui est placée près du Cheval, & qui les tient, doit aussi se placer du côté gauche, près de l'épaule, tenant la rêne droite du filet plus courte, pour l'amener de ce côté; ce que fait aussi la rêne droite, se servant de la gauche, lorsqu'il le faut, pour contenir le Cheval dans une position convenable, & pour le conduire où elle veut, de même que si elle le montoit. Cette leçon à la main, la tête ou la croupe à la muraille, produit souvent plus d'effet, lorsque la personne qui fuit, & qui tient la chambrière, ne se sert que d'une longue rêne, au lieu de deux, à moins que le Cheval ne soit mal-adroit, têtard ou folâtre: car une des longues rênes peut embarrasser celui qui est près du Cheval. Lorsqu'on ne se sert que d'une longue rêne, il faut la tourner à droite, si l'on

veut passer de ce côté-là, & *vice versa*. En effet, dans les autres leçons que l'on donne à la main, ces longues rênes ne sont plus nécessaires, lorsque le Cheval est docile, pourvu que la personne qui est près de lui, ait une main bonne & sensible, & sçache ce qu'elle doit faire.

Lorsqu'on dresse un Cheval, la tête ou la croupe à la muraille, il convient qu'un homme avec un long cordon bouclé simplement à l'œil du filet, marche devant, pour le conduire le long de la muraille. Les Chevaux, avec le foin & la patience, ne tarderont pas long-tems à être dressés; mais ils ne le feront jamais si bien, que sous la main d'un habile Écuyer. Les Chevaux qu'on a bien dressés à la main, ont très-bonne grâce, lorsqu'ils viennent au milieu du manège, & qu'on les fait reculer en piaffant, aussi bien que dans le piaffe, dans la même place, soit qu'ils soient pliés ou droits (Planche 9), lorsqu'on sçait les animer à-propos, les tenir dans une bonne position, & bien ménager leurs bouches. Après que les Chevaux se sont familiarisés avec cette méthode de les dresser à la main, on doit les passer peu-à-peu, & les promener au pas, au trot & au galop, mais toujours doucement, sans précipitation, ni confusion. Rien ne les détermine mieux que de les dresser à la main, lorsqu'on s'y prend comme il

faut. Comme on ne peut exiger la même exactitude & la même délicatesse de tous les Soldats que l'on dresse dans une École militaire, il convient de dresser ceux qu'on leur destine pendant quelque tems à la main, avant de les leur faire monter. Après que le Cheval est monté, celui qui tient la chambrière doit tenir un de ces cordons; & il est à-propos qu'elle le fasse quelquefois dans toutes les leçons, sur quelque figure que l'on passe les Chevaux. Ce cordon attaché, comme dans l'épaule en-dedans, avec cette seule différence qu'il aboutit immédiatement de l'œil du filet, à la main de la personne qui est à pied, dans le centre du cercle, aide celle qui monte le Cheval avec la longe, à le conduire, de même que dans toutes les autres leçons. Lorsque le Cheval est monté, lorsqu'on dresse un Cheval la tête ou la croupe à la muraille, à piaffer, &c., &c., il faut le faire passer (par exemple, lorsque le Cheval a la tête à la muraille, &c., &c., à droite), par l'œil du filet, dans la main de la personne qui est à pied, & qui est à la gauche du Cheval. Il est inutile de le faire passer par le petit anneau de la têtière; vu que le Cavalier peut lui-même diriger la tête de son Cheval. Il convient quelquefois de passer le cordon dans la main du Cavalier. On doit l'attacher comme auparavant,

comme un filet coulant, aux panneaux de la selle, d'où il passe, comme j'ai dit ci-dessus, par l'œil du filet dans la main de la personne qui est à pied. C'est encore une bonne leçon à donner à un Cheval, de le faire piaffer en quarré, & sur toutes les autres figures, sans être montés. Un homme doit se placer devant le Cheval, tenir le filet par les deux yeux, & le faire avancer doucement, en reculant lui-même. Celui qui a la chambrière, se tiendra derrière pour l'animer, ou ne pas l'animer, selon qu'il le jugera à-propos. Il convient de monter quelquefois un Cheval de la manière que je viens de dire, sur quelque figure qu'on le fasse passer. C'est le degré de vivacité ou de pesanteur du Cheval qui doit régler l'usage de la chambrière, & déterminer l'endroit où celui qui la tient doit se placer, pendant qu'on dresse le Cheval. Lorsqu'il l'est parfaitement, le mieux qu'on puisse faire, est de le faire travailler par une seule personne, avec de longues rênes & une chambrière, sans qu'un second l'aide. Tous les airs à la main doivent se faire de même, lorsque l'animal est souple & obéissant.

Le travail à la main a cela d'avantageux dans l'équitation militaire, qu'il épargne au Cheval la fatigue que lui cause la pesanteur d'un Cavalier. Presque tous les Soldats Européens se plaignent

qu'on ne donne pas assez d'avoine à leurs Chevaux, ce qui est cause qu'ils manquent de force. Lorsqu'on donne à un Cheval une ration d'avoine suffisante, il a beaucoup plus de feu & d'activité, outre que cela contribue à l'affouplir & à le déterminer. Il est cependant certain qu'un bon Cavalier, qui sent tous les mouvemens de son Cheval, agit avec plus de précision, de délicatesse & d'exactitude, qu'un autre.

Une grande partie de ce que j'ai dit ici, appartient proprement à d'autres Chapitres: mais pour ne pas diviser mon sujet, j'ai placé dans celui-ci tout ce que j'avois à en dire.



C H A P I T R E I V.

De la tête & de la croupe à la muraille.

ON doit pratiquer cette leçon immédiatement après celle de l'épaule *en-dedans*, pour donner au Cheval une allure fixe & réglée. La différence entre la tête & la croupe à la muraille, consiste en ceci. Dans la première, les parties de devant sont plus éloignées du centre, & parcourent un plus grand espace. Dans la seconde, celles de derrière sont plus éloignées du centre, & parcourent par conséquent plus de terrain. Dans ces deux leçons, de même que dans toutes les autres, à l'exception de celles dans lesquelles le Cheval est monté, les épaules doivent avancer les premières. Dans les manéges, la tête à la muraille est la leçon la plus aisée, parce que la ligne sur laquelle on passe, est marquée par la muraille, qui n'est pas éloignée de la tête du Cheval. On doit varier toutes les leçons, pour prévenir la routine.

Le mouvement des jambes dans cette leçon-ci à droite, est le même que celui de l'épaule *en-dedans* à gauche, & *vice versa*; mais la tête est toujours tournée différemment. Dans l'épaule *en-*

dedans, le Cheval regarde du côté, opposé à celui où il va. Dans celle-ci, il fait le contraire.

On doit, au commencement, exiger peu de chose du Cheval, pour ne pas l'embrouiller & l'obliger de se défendre. On le ménagera moins dans la suite. Lorsque le Cheval refuse absolument d'obéir, c'est un signe que ni lui, ni le Cavalier n'ont pas été suffisamment préparés par des leçons antérieures. Il peut arriver que la foiblesse, une blessure dans quelque partie du corps, le caractère du Cheval, ce qui est rare, l'obligent de se défendre. C'est au Cavalier à découvrir la cause des obstacles qu'il éprouve, & à y remédier. Si c'est la première cause, il recommencera ses leçons; si c'est la seconde, il y apportera les remèdes convenables; si c'est la dernière, si les moyens qu'il a employés ne produisent aucun effet, il le corrigera avec autant de modération & de prudence, qu'il lui fera possible.

Pour pratiquer cette leçon à droite, conduisez le Cheval du même côté, avec la rêne droite. Aidez-le à passer la jambe gauche sur la droite, aussi-tôt qu'il a posé la droite à terre, en approchant la rêne gauche de la droite, & tenant l'épaule droite reculée, avec la rêne droite, pour l'aider à passer la jambe gauche sur la droite, & de même *vice versa* à gauche, une rêne aidant l'autre,

par le moyen de leurs effets combinés. En passant à droite, le Cavalier doit se servir de sa jambe gauche pour diriger les parties de derrière du même côté, & de la droite pour les arrêter, au cas qu'elles avancent trop, & ainsi *vice versa* à gauche. On ne doit user de ces deux moyens, qu'après que la main employée, comme je l'ai dit ci-dessus, n'a point produit son effet, & qu'on s'apperçoit qu'il faut user de force pour obtenir ce qu'on veut; car les jambes doivent non-seulement agir avec les mains, mais encore les seconder. Il faut, autant qu'on peut, éviter la force, aussi bien que les aides inutiles. En commençant cette leçon, la croupe ne doit pas être trop gênée. Vous la gênez davantage peu-à-peu, à mesure que le Cheval deviendra plus souple.

En pratiquant toutes ces leçons, le Cavalier doit avoir soin de tenir son corps en équilibre; car rien ne soulage davantage le Cheval, & seconde tous les mouvemens qu'il fait, soit à droite, soit à gauche. On gêne l'allure du Cheval, lorsqu'on néglige de le faire.

Cette leçon est d'un usage continuel, par exemple, pour ouvrir & fermer les files; & quoiqu'on doive principalement la pratiquer sur des lignes droites, on peut également le faire lorsqu'on recule, qu'on avance, qu'on fait volte-face, &c. En un

mot, elle est d'un usage essentiel dans quelque cas que ce puisse être. On doit la pratiquer dans tous les pas, soit grands, soit raccourcis, mais d'abord avec modération. On doit aussi souvent changer de main sur deux pistes. Il est naturel de croire qu'il y a des hommes & des chevaux plus ou moins intelligens, actifs, vigoureux & souples que d'autres, & par conséquent plus ou moins faciles à dresser. On pratiquera cette leçon avec la longe, ou sans longe, selon qu'on le jugera nécessaire.

Quelque Cheval que l'on monte, quelque leçon que l'on prenne, quelque exercice que l'on fasse, on observera qu'il n'y a point de Cheval qui n'ait son point d'appui, une sensibilité de bouche, & un caractère qui lui est propre, & qu'il impose extrêmement au Cavalier de bien connoître. Un mauvais Cavalier émouffe, & souvent même détruit la délicatesse de l'un & de l'autre, & cela n'arrive que trop souvent. Le Cheval fait connoître à celui qui le monte, s'il a ou non l'appui convenable, par la manière dont il joue avec son mors, & par l'écume qu'il rend. Un homme qui a la main bonne & délicate, conserve non-seulement la légèreté, ou la sensibilité de l'appui; mais encore rend léger celui qui est pesant, soit qu'il soit tel naturellement, soit qu'il soit acquis.

Plus cet appui est léger, il est meilleur ; mais la main du Cavalier doit correspondre avec lui. Lorsque cela n'est pas, plus le Cheval est dressé, plus il est mauvais pour celui qui le monte. On voit tous les jours des inconvéniens du meilleur appui, lorsque le Cavalier & le cheval ne sont pas également bien dressés, dans quelques personnes qui essaient de brider leurs Chevaux, quoiqu'ils le fassent rarement bien, sans être en état de les monter. Il arrive de-là qu'ils risquent à tout moment de se casser le cou. Ils sont sans cesse à tirailler ; & par un effet de l'insensibilité & de l'ignorance des Cavaliers & de leurs Palfreniers, les pauvres animaux deviennent tous les jours moins sensibles, galoppent à tort & à travers, & deviennent, à ce que ces gens-là disent, plus dressés & plus agréables, c'est-à-dire, aussi insensibles que ceux qui les montent. Comme ces derniers n'ont aucun sentiment, & ne sont pas fermes sur leurs selles, ils sont obligés de se tenir avec la bride, ou d'être desarçonnés. On trouve tous les jours des gens qui vous disent qu'ils aiment un Cheval qui leur permet de peser un peu sur sa bouche ; mais ces sortes de gens sont non-seulement des gens ignorans & sans sensibilité, mais des gens peu fermes sur leurs selles. Si cela n'étoit pas, ils ne peseroient pas ainsi sur la bouche de leurs Chevaux,

parce qu'ils connoïtroient l'inutilité de cette conduite. Il convient d'aider un Cheval de tems en tems. Lorsqu'on a trouvé le vrai appui, & qu'on l'a rendu le plus léger qu'il est possible, on doit le varier. Lorsqu'on néglige de le faire, les rênes, à force d'être longtems tendues, quand même elles ne le feroient pas trop, appesantissent la main du Cavalier & la bouche du Cheval, & les rendent insensibles. Pour prévenir cet inconvénient, il faut les tirer & les lâcher le plus souvent que l'on peut.

Quelques pas que le Cheval fasse, soit qu'il aille vite ou lentement, ils doivent être cadencés. La mesure est aussi nécessaire à un Cavalier qu'à un Musicien.

Chaque Cavalier doit posséder à fond cette leçon de la tête & de la croupe à la muraille. On ne sçauroit sans elle faire aucune manœuvre. On en a besoin à tout moment, pour ouvrir & fermer les filets. Il y a peu d'Écuyers de Régiment qui la pratiquent, l'enseignent & la possèdent comme il faut. Ils usent de force, font cause que leurs Chevaux manœuvrent mal. C'est un malheur pour le service, qu'il y ait si peu d'Écuyers instruits des vrais principes du manège. On peut pratiquer cette leçon de la tête ou de la croupe à la muraille sur toutes fortes de pas; mais pour les raisons que je dirai

à la fin du sixième Chapitre, je me bornerai à un petit nombre d'instructions sur le galop, parce que la nature d'un corps de cavalerie ne permet pas d'instruire les Soldats avec l'exactitude nécessaire. Lorsqu'un Cheval est bien dressé, quelque lentement qu'il marche, on peut aisément lui apprendre à pratiquer la même leçon, avec autant de vitesse que l'on voudra. Lorsqu'il galoppe, le Cavalier doit se tenir tranquille, être exact dans les changemens, & avoir soin d'arrêter la jambe du Cheval, qui agit avant qu'il l'ait posé à terre, en tirant légèrement la rêne du même côté; ce qui l'obligera à avancer l'autre. Pour que le Cheval avance en même tems la jambe gauche, ce qui est absolument nécessaire, le Cavalier doit croiser la rêne sur sa main, par exemple, du côté gauche, s'il change de la gauche à la droite, & la remettre en place, à l'instant que le Cheval a changé de l'avant-main & de l'arrière-main, & cela dans le même tems.



C H A P I T R E V.

Le Trot.

ON distingue le trot en trois sortes de vitesses ; le souple , l'égal (le déterminé , le délié & l'uni). Ces mots sont si sçavamment & si élégamment expliqués dans le *nouveau Newcastle* de M. Bourgelat , que je ne puis me dispenser d'insérer ici le chapitre qu'il a donné là-dessus.

Un Cheval qui trotte à deux pieds en l'air & deux sur terre ; mais croisés en même tems , je veux dire que le pied de devant qui est en-dedans , & le pied de derrière qui est en-dehors , sont en l'air , & les autres sur terre , & ainsi alternativement des deux autres. L'action des jambes est la même lorsqu'il marche , excepté que ce mouvement est plus accéléré dans le trot. Tous les Écrivains , tant anciens que modernes , prétendent unanimement que le trot est le fondement de toutes les leçons qu'on peut donner à un Cheval. Il n'y en a aucun qui n'ait donné des règles générales sur ce sujet ; mais aucun n'a été assez exact pour donner le détail des règles particulières , & distinguer les cas qui sont différens , & qui souffrent des exceptions , quoiqu'ils diffèrent souvent

suivant le caractère des Chevaux, y en ayant quelques-uns qui sont plus ou moins propres à ce à quoi on les destine. En suivant leurs maximes générales, plusieurs Chevaux ont été ruinés & rendus pesants, au-lieu d'être souples & actifs, & l'observation de leurs principes, quoique vrais, a occasionné autant de mal, que s'ils avoient été dictés par l'ignorance même. Il y a trois qualités nécessaires pour rendre le trot utile. Il doit être allongé, souple & égal. Ces trois qualités sont relatives, & dépendent mutuellement l'une de l'autre. En effet, on ne peut passer au trot pour assouplir les jeunes Chevaux, qu'on n'ait passé sur le trot allongé; & vous ne parviendrez jamais à un trot uni, que vous n'ayez pratiqué celui que je viens de dire. J'appelle trot allongé celui avec lequel les Chevaux trottent sans s'arrêter en droite ligne. C'est donc par cette espèce de trot qu'il faut commencer. Avant de songer à autre chose, il faut apprendre au Cheval à embrasser & à couvrir le terrain qu'il parcourt promptement & sans crainte. Le trot peut cependant être allongé, sans être souple; car le Cheval peut avancer, sans avoir cette souplesse des membres, qui distingue & caractérise le Cheval souple. J'appelle trot souple, celui dans lequel le Cheval, à chaque mouvement qu'il fait, plie toutes ses jointures, c'est-à-dire,

celles de ses épaules, de ses jarrêts & de ses pieds, ce que les Poulains ne peuvent faire, lorsque leurs membres ne sont point assouplis par l'exercice. Ces derniers trottent rudement & de mauvaise grâce, sans plier leurs jointures. Le trot uni ou égal est celui dans lequel le Cheval meut tous ses membres & toutes ses jointures si également & si exactement, que ses jambes ne couvrent pas plus de terrain l'une que l'autre, ni dans un tems, plus que dans un autre. Pour cela faire, le Cheval doit nécessairement rassembler toutes ses forces; & s'il m'est permis d'user de cette expression, les distribuer également dans toutes ses jointures. Pour passer du trot allongé au souple, vous devez retenir doucement & peu-à-peu votre Cheval; & après qu'à force d'exercice il a acquis assez de souplesse pour agir librement, vous devez le retenir de plus en plus, & vous l'amènerez insensiblement à trotter également. Le trot est le premier exercice que l'on fait faire à un Cheval. C'est une leçon nécessaire, mais qui, lorsqu'on la donne mal, devient inutile & nuisible au Cheval. Les Chevaux d'un tempérament ardent & chagrin, ont généralement une trop grande disposition au trot allongé. N'abandonnez jamais ces Chevaux à eux-mêmes; retenez-les, appeaisez-les, modérez leurs mouvemens, en les retenant avec jugement. Leurs

membres s'affoupliront , & ils acquerront en même tems cette union & cette égalité , qui sont essentiellement nécessaires. Si vous avez un Cheval pesant , examinez si cette pesanteur , ou roideur de ses épaules ou de ses jambes , provient d'un défaut de force ou de souplesse , de ce qu'il a été dressé par un ignorant , trop ou trop peu. S'il est pesant , parce que le mouvement de ses épaules & de ses jambes est naturellement foible , quoiqu'il ait tous les membres bons , & sa force confinée , si je puis user de cette expression , un exercice modéré & continuel du trot , affouplira & dégagera ses jointures , & rendra l'action de ses épaules & de ses jambes plus libre & plus hardie. Tenez-le par la main , & soutenez-le pendant qu'il trotte , mais de façon à ne point l'arrêter. Bridez-le , & faites-le avancer pendant que vous le soutenez. Souvenez-vous en même tems que , s'il a une grosse tête , la continuation du trot rendra son appui dur , parce qu'il s'abandonnera de plus en plus sur ses jambes. Tous les Chevaux qui sont disposés à être *ramingues* , c'est-à-dire , à se retenir & à être rétifs , doivent être exercés dans le trot allongé. Tous les Chevaux qui sont tels , sont naturellement disposés à rassembler toutes leurs forces. Lorsque vous rencontrez de pareils Chevaux , il faut les obliger à avancer ; & dans l'instant qu'ils obéissent

& marchent librement, les retenir un peu, & ensuite leur lâcher la bride. Ils plieront aussi tôt leurs jointures, & marcheront également. Un Cheval d'une disposition froide & paresseuse, mais naturellement fort, doit pareillement être mis au trot allongé. A mesure qu'il s'anime & devient plus libre, retenez-le peu-à-peu, pour l'amener au trot souple; mais si, pendant que vous le retenez, vous vous appercevez qu'il rallentit son action & s'arrête, servez-vous hardiment des aides, & faites-le avancer, en le retenant doucement. Il apprendra, par ce moyen, à trotter tout-à-la-fois librement & également. Si un Cheval d'un tempérament froid & paresseux, a les jambes & les reins foibles, vous devez le ménager, en le faisant trotter, sinon vous l'énerverez & le ruinerez. Pour tirer tout le parti que vous pouvez d'un Cheval foible, exercez-le doucement par intervalles, en augmentant peu-à-peu la vigueur de cet exercice. Souvenez-vous de renvoyer votre Cheval avant qu'il soit excédé de fatigue. Souvenez-vous aussi de ne point trop prolonger vos leçons, dans l'espoir d'affouplir ses membres par le trot: vous gâteriez & endurciriez son appui, ce qui est un cas qui n'arrive que trop souvent. Souvenez-vous encore de ne jamais retenir votre Cheval, ni dans le trot allongé, ni dans le souple,

ni dans l'égal, dans l'espoir de le relever & de lui faire tenir la tête comme il faut. Si son appui est bon, & que vous le reteniez avec la bride, ses barres deviendront bientôt calleuses. Sa bouche s'endurcira & perdra sa sensibilité. Si au contraire il a la bouche délicate & sensible, cette même contrainte le mettra de mauvaise humeur. Dans ce cas, vous devez tâcher, comme je l'ai dit ci-dessus, de lui rendre par degré & insensiblement le vrai appui, de bien placer sa tête, & de lui former la bouche par des arrêts & des demi-arrêts, en le modérant & le retenant légèrement, lui cedant aussitôt après, & le laissant quelquefois trotter, sans lui faire sentir la bride. Il y a beaucoup de différence entre les Chevaux qui sont pesants à la main, & ceux qui tâchent de la forcer. Les premiers se jettent en avant, & portent entièrement sur la main, soit à cause qu'ils sont foibles, ou trop pesants, & qu'ils ont les jambes de devant foibles, ou la bouche trop charnue, grossière, & par conséquent insensible. Les seconds forcent la main, parce qu'ils ont les barres dures, maigres, & généralement roides. On peut accoutumer les premiers à marcher également, par le moyen du trot & du petit galop, & rendre les seconds légers & actifs, en les affermissant dans leur trot, ce qui leur donnera aussi de la force & de la vigueur. Les

Chevaux de la première espèce font généralement paresseux ; les autres, pour la plupart, impatiens, défobéiffans, & par conféquent dangereux & incorrigibles. La feule preuve, ou plutôt le figne le plus certain que votre Cheval est bon trotteur, est qu'il s'efforce de galoper. Après l'avoir fait trotter fuffifamment fur une ligne droite, ou en avant, paffagez-le à petits pas autour du cercle, pour qu'il connoiffe le terrain fur lequel il est : après quoi, faites-le trotter. Un Cheval qui a l'avant-main pefant & mal fait, a infiniment plus de peine à réunir fes forces, pour parcourir une ligne circulaire, qu'une droite. Le mouvement qu'il fait en tournant, lui fait éprouver la force des rênes, occupe fa mémoire & fon attention. Commencez donc par le faire trotter en avant, & achevez votre leçon de même, observant que les intervalles que vous laissez entre les arrêts qui doivent être fréquens, foient longs ou courts, felon que vous le jugez néceffaire. Vous devez, dis-je, faire souvent des arrêts, parce qu'ils fervent à corriger les Chevaux qui s'abandonnent, qui forcent la main, ou qui pèsent trop deffus lorsqu'ils trottent. Il y a des Chevaux qui ont les épaules fouples, & qui néanmoins s'abandonnent. Ce défaut provient de ce que les Cavaliers ont tenu les rênes trop tendues, en les travaillant fur de grands cercles.

Pour y remédier, faites-les longtems trotter en avant; arrêtez-les souvent, en reculant votre corps & votre jambe de dehors, pour leur affouplir les hanches. Les principaux effets du trot sont de rendre un Cheval léger & actif, & de lui donner un bon appui. Dans cette action, il est toujours soutenu d'un côté par une des jambes de devant, & de l'autre, par une de derrière. Au moyen de quoi, les jambes de devant se croisant avec celles de derrière, & se soutenant les unes les autres, le Cheval ne peut manquer d'affouplir & de délier ses membres, de fixer sa tête; mais si le trot dispose & prépare les forces & les mouvemens d'un Cheval nerveux & actif, à exécuter comme il faut les leçons qu'on lui donne; s'il développe les forces de l'animal, qui étoient concentrées, si je puis user de cette expression, dans la roideur de ses jointures & de ses membres; si cet exercice que vous faites faire à votre Cheval, est le fondement de tous les différens airs & manéges, il faut le proportionner à ses forces. Pour juger de ceci, il ne faut pas vous en tenir aux apparences extérieures. Un Cheval peut avoir les reins foibles, & cependant exécuter quelque air avec vigueur, aussi longtems que ses forces sont unies & entières; mais si elles se divisent, pour l'avoir fait trotter trop longtems, il l'exécutera sans vigueur & sans

grâce. Il y a pareillement des Chevaux qui ont les reins forts & les jambes foibles. Ces derniers sont fujets à se retenir : ils plient dans leur trot, & marchent comme s'ils craignoient de bleffer leurs épaules, leurs jambes & leurs pieds. Cette irrésolution provient de la connoissance qu'ils ont de leur foiblesse. On ne doit point trop faire trotter ces fortes de Chevaux, ni les corriger trop rudement. On leur affoibliroit les épaules, les jambes & les jarrets ; & s'accoutumant en peu de tems à se jeter en arrière & à s'abandonner sur l'appui, ils deviendroient incapables d'exécuter un air avec vigueur & justesse. Chaque leçon que vous donnez, doit être conduite avec jugement. Le seul moyen d'obtenir d'un Cheval ce que vous voulez, est de vous proportionner à ses forces, de connoître l'espèce d'air ou de manège qui lui convient, selon son inclination & sa capacité.



C H A P I T R E V I.

Manière de faire reculer & avancer un Cheval. Ce que c'est que piaffer. Des Piliers, tant fixes que mobiles.

C O M M E j'ai parlé ci-dessus, dans le Chapitre où j'enseigne la manière d'affouplir un Cheval, & du reculement, je n'insisterai pas beaucoup sur ce sujet, vu que le Lecteur est à même de le consulter. Lorsqu'on dresse des Chevaux qui n'ont jamais été entre les piliers, ni piaffé, il faut les faire reculer pendant quelque tems, tantôt vite, tantôt lentement, mais sans confusion, tant à la main, que lorsqu'on les monte. Ne faites jamais reculer à la fin de votre leçon des Chevaux qui ont de la disposition à se retenir : faites-les un peu avancer, & tenez-les un peu sur les hanches, avant de mettre pied à terre. Je suppose ici qu'ils se retiennent longtems. Dans ce cas, n'exigez rien des hanches, & mettez-les immédiatement au grand trot. Cette leçon que l'on donne à un Cheval, pour lui apprendre à reculer & à piaffer, est excellente pour le bien mettre sur ses hanches. Tenez-lui l'avant-main haut, mais sans le gêner; car vous l'empêcheriez d'agir. Accoutumez

Chapitre III
page 27.

quelquefois les Chevaux à le faire : c'est une bonne leçon. Réglez-vous sur le plus ou le moins de souplesse du Cheval, soit qu'il avance, qu'il recule, ou qu'il reste dans la même place. Il suffit à un Cheval de Cavalier de le faire en avançant, ou tout au plus dans la même place ; car le faire piaffer en reculant, c'est trop exiger dans une École composée d'un si grand nombre de Soldats & de Chevaux. On ne doit employer cette leçon, que lorsque les Chevaux sont bien assouplis & accoutumés ensemble. On les rendroit rétifs, si l'on se conduisoit autrement ; & cela arriveroit infailliblement, si on ne la pratiquoit avec la plus grande exactitude & la plus grande délicatesse, sur-tout lorsqu'on a à faire à des Chevaux enclins à se retenir & à se défendre. Dans le cas où le Cheval refuse de reculer, & reste immobile, le Cavalier doit lui presser légèrement les flancs, & faire agir les rênes, pour le faire reculer. Ce moyen ne manque presque jamais de réussir. On oblige par-là le Cheval à lever une jambe de devant ; & comme il ne pose plus dessus, on le fait aisément reculer, pour peu qu'on tire les rênes. Lorsque cette leçon est bien donnée, elle a quelque chose de noble, d'utile & d'agréable. C'est la première que l'on doit donner aux Écoliers entre les piliers. Les Chevaux des nouveaux Régimens ne sçauroient la pratiquer, parce

parce qu'ils ne sont point dressés ; mais il est aisé de remédier à cet inconvénient, avec un peu de tems & de patience.

La leçon dont je parle, est sur-tout utile entre les piliers, pour bien placer les Écoliers, & leur apprendre à bien se tenir à cheval. Il y a peu de Régimens de Cavalerie qui aient des piliers ; & il est heureux que cela soit : car quoiqu'ils soient une des meilleures & des plus importantes découvertes du manège, lorsqu'on sçait s'en servir comme il faut, ils sont très-dangereux & très-pernicieux, lorsqu'ils ne sont pas sous la direction d'une personne intelligente. En un mot, quoique j'approuve extrêmement les piliers, je suis d'avis qu'on n'en emploie aucun, à moins qu'ils ne soient sous les yeux d'un Maître intelligent : mais on en trouve si peu dans les Régimens, qu'on doit entièrement les bannir. C'est ce qui fait que je n'en dirai rien de plus, malgré le cas que j'en fais. Quant au pilier simple, employé, comme on le faisoit autrefois, il me paroît également inutile & ridicule ; & comme j'espère qu'on l'abandonnera, je n'en dirai rien de plus. Les piliers mobiles ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens que les fixes, & je suis d'avis qu'on s'en serve dans les Régimens de Cavalerie. J'entends par piliers mobiles, un Cheval que deux hommes tiennent entre deux

rênes. Un autre le suit avec une chambrière pour l'animer, ou le ralentir, selon qu'il le juge à-propos, & le faire piaffer en avant ou à reculons, avec de longues rênes. Lorsqu'on se sert de longues rênes, ou plutôt d'une longue rêne, ou d'un long cordon, car un suffit ordinairement, on doit l'attacher du côté vers lequel le Cheval veut aller. Il est attaché à la selle; il passe par l'œil du filet, & par l'anneau de la têtière, lorsque le Cheval a coutume de porter la tête basse. Un homme, indépendamment de celui qui tient la chambrière, suffit dans ce cas-ci. On conduira le Cheval à droite, ou à gauche, ou on le laissera en place. Cette méthode est particulièrement utile pour les Chevaux qui ont les jambes de derrière roides. Cette même règle est bonne pour tous les Chevaux qui sont dans le même cas. Il faut les travailler hardiment sur de grands terrains, & ne les jamais astreindre à de petites figures. Un Cheval a très-bonne grâce dans cette attitude, lorsque ceux qui le tiennent, ont les mains légères, & lui font porter la tête haute. Ils doivent tous deux avoir une gaule pour écarter le Cheval en cas de nécessité. Cette leçon peut être pratiquée par un homme seul, avec de longues rênes, comme on le voit dans la Planche 10.

Il n'est presque pas possible, ni même nécessaire,

d'enseigner les parties les plus raffinées & les plus difficiles du manége, aux hommes & aux Chevaux qui composent les Régimens, vu la différence de leurs espèces & de leurs dispositions; & quand la chose seroit possible, comment trouver le tems de le faire? J'espère qu'on fera quelque établissement pour former de bons Ecuyers, de bons Maréchaux, de bons Selliers, de bons Armuriers; en un mot, tout ce qui est nécessaire pour établir une armée sur un bon pied. Ces sortes d'Ouvriers sont absolument nécessaires, & on peut les partager dans les Régimens & les escadrons. Il doit y avoir dans chacun un Ecuyer en chef, & plusieurs Sous-Ecuyers. Le premier aura soin de veiller sur ceux-ci, & donnera tour-à-tour des leçons à tout le Régiment, allant d'un quartier à l'autre, au cas qu'il soit séparé. Il dressera pareillement les Chevaux des Officiers, ou, ce qui vaut encore mieux, il leur apprendra à les dresser eux-mêmes; car j'ai honte de le dire, il n'y a point de gens au monde qui aient plus besoin d'instruction. Il convient, pour exciter l'émulation, qu'ils assistent aux leçons, & suivent l'Ecuyer deux ou trois fois la semaine, au moins. Je devrois insister ici sur la nécessité de la lecture & de l'étude, pour former de bons Ecuyers, quoique je sçache parfaitement, comme l'observe le célèbre M. Bourgelat,

que la plupart de ces Messieurs, qui se disent Connoisseurs, n'agissent que par préjugé. Dans la persuasion où ils sont que la pratique seule peut les perfectionner, ils méprisent également les Auteurs & leurs livres. L'équitation est sans contredit une science. Chaque science est fondée sur des principes; & la théorie est d'une nécessité indispensable, parce que ce qui est vrai & beau ne sçauroit dépendre du hasard. En effet, que peut-on attendre d'un homme qui n'a d'autre guide, qu'une pratique continuelle, & qui ne travaille qu'au hasard? Incapable de rendre raison de ce qu'il fait, il ne sçauroit me communiquer ses lumières, ni les connoissances qu'il croit posséder. Comment puis-je donc le regarder comme un Maître? D'un autre côté, quels avantages ne dois-je pas me promettre des instructions d'un homme, que la théorie met en état de comprendre, & de sentir les effets des opérations les plus légères, & m'instruire des principes, que je ne sçaurois acquérir dans un siècle? Il est certain que l'équitation exige un exercice constant & assidu; qu'avec l'habitude & la pratique, on fait des progrès rapides dans tous les exercices qui dépendent du mécanisme du corps; mais à moins que ce mécanisme ne soit bien fixé, & fondé sur la bête solide de la théorie, on ne peut éviter de tomber

dans une infinité d'erreurs. Le principal objet de celui qui dresse un Cheval, est d'exercer l'esprit & la mémoire de l'animal, aussi bien que son corps. Il doit s'étudier à connoître son inclination naturelle & ses talens, afin de tirer avantage de cette connoissance. Sans le secours des lumières que donnent les véritables principes, il est impossible qu'un Cavalier fasse usage de sa raison dans toutes les occasions, ni puisse découvrir, s'il n'apporte beaucoup de soin & d'attention, ce qui peut le conduire à la fin & à l'objet de ses espérances, de ses desirs & de ses entreprises; à cause, pour m'expliquer en peu de mots, qu'on a absolument besoin de quelque méthode, pour perfectionner la disposition naturelle de l'animal, qui, dans quelques cas, est défectueuse & intraitable. Les conséquences du système faux & préjudiciable dont je parle, justifie mes assertions. Tout le monde croit connoître si parfaitement le Cheval, & le moyen de le dresser, qu'à peine trouve-t-on un homme qui ne se flatte de réussir dans ces deux points; & tandis que des Maîtres qui sacrifient toutes les heures de leur vie pour s'instruire, se trouvent plongés dans les ténèbres & l'obscurité, les hommes les plus ignorans se flattent d'être arrivés au comble de la perfection, & négligent de s'instruire des premiers élémens de l'équitation.

Une présomption aveugle & sans bornes a toujours été la marque caractéristique de l'ignorance. L'étude & l'application font découvrir à un homme intelligent une infinité de difficultés, qui, loin de l'effrayer, l'engagent à redoubler ses efforts pour les surmonter.

C H A P I T R E V I I.

Méthode pour accoutumer les Chevaux à ne point s'effrayer du bruit de l'artillerie, des cris des Soldats, des combats ; pour les empêcher de se coucher dans l'eau ; de ne point craindre les blessures ; à franchir les terrains rudes & scabreux , les haies , les palissades , les fossés , &c. ; à rester en place ; à fuir ; à voir sans émotion les Chevaux qui ont été tués ; à nâger , &c.

POUR accoutumer les Chevaux au feu , au son des tambours & à toutes les autres sortes de bruits , vous devez en faire peu-à-peu dans l'écurie où ils mangent. Au lieu d'en avoir peur , ils s'y plairont , & les regarderont comme un signal qu'on va leur donner à manger.

Quant à ceux qui craignent le feu , commencez par les tenir à quelque distance d'un brandon de paille allumée : caressez-les , à mesure que leur peur diminue ; approchez-les peu-à-peu du brandon , en augmentant sa grosseur. Ils se familiariseront enfin au point de s'en approcher. On doit observer la même méthode pour les habituer à ne point s'effrayer de l'éclat des armes , des drapeaux , des étendards , &c.

Quant aux Chevaux qui ont des penchans à se plonger dans l'eau, au cas qu'ils soient insensibles aux aides & aux éperons, ce qui est rare, cassez une bouteille d'eau au-dessus de leurs têtes, à l'instant qu'ils le font, de manière que l'eau coule dans leurs oreilles. Ils la craignent beaucoup; & cet expédient les corrigera inmanquablement.

On doit accoutumer les Chevaux des troupes à ne point bouger, lorsqu'on tire sur eux, à s'arrêter, lorsque vous tirez, & à ne point bouger de place, que vous ne le vouliez. Cette leçon est excellente pour la troupe légère; & on ne doit point la négliger dans quelque corps de cavalerie que ce puisse être. En un mot, on doit accoutumer les Chevaux à rester tranquilles, & à laisser agir les Cavaliers avec la même liberté, que s'ils étoient à pied. Il ne faut que de la patience, de la douceur & de la modération pour en venir à bout. Un Cavalier qui tire, doit avoir l'attention de ne point trop se jeter sur l'avant-main, de peur de quitter la selle. Commencez par passer le Cheval; retenez-le ensuite, & empêchez-le de bouger pendant quelque tems, de manière qu'il ne remue pas sans votre ordre. Faites-le reculer; & s'il reste tranquille, lorsque vous le retenez, lâchez-lui les rênes, & caressez-le.

Pour accoutumer un Cheval au bruit des armes

à feu , commencez par mettre un pistolet , ou une carabine dans sa mangeoire. Habituez-le ensuite au bruit de la platine ; & après que vous l'aurez monté , présentez-lui la pierre , tantôt d'un côté , & tantôt de l'autre. Lorsqu'il est habitué à la voir , mettez une petite charge dans la pièce , & augmentez-la peu-à-peu au point qu'il faut. S'il s'effraie , faites le avancer & reculer quelques pas : arrêtez-le de nouveau , & carressez - le : prenez garde sur-tout de ne point le brûler en tirant. Il s'en souviendrait , & deviendrait peureux pendant quelque tems. Les Chevaux sont souvent effrayés de l'éclat & du cliquetis des armes , du mouvement que l'on fait en tirant l'épée ; on doit les familiariser par l'habitude & la douceur.

Lorsqu'on marche sur un terrain difficile & scabreux , les Cavaliers doivent tenir leurs mains hautes , & leurs corps en arrière.

Il est expédient pour la cavalerie en général , mais sur-tout pour la cavalerie légère , que les Chevaux soient experts à franchir les fossés , les haies , les palissades , & non-seulement seuls , mais en escadrons & en lignes. Les sauts , de quelque espèce qu'ils soient , que l'on fait faire aux Chevaux au commencement , doivent être très-petits. On les augmentera peu-à-peu , à mesure que le Cheval fera des progrès. S'ils étoient

d'abord trop grands, le Cheval se tromperoit, s'effraieroit, & contracteroit une manière de sauter d'une manière confuse & précipitée. Les Cavaliers doivent tenir leurs corps en arrière, lever un peu la main, pour aider le Cheval de l'avant-main, & se bien tenir en équilibre, sans s'élever sur la selle, & sans remuer les mains. Le plus sûr moyen pour empêcher les élèves de vaciller en sautant, de lever leurs bras & leurs coudes, ce qui est un mouvement peu ferme & désagréable, est de leur faire tenir un fouet, ou une houffine sous chaque bras, avec ordre de ne point la laisser tomber. Le mieux est au commencement de lui faire franchir une barre couverte de fourrure (Pl. 15), laquelle lui piquant les jambes, lorsqu'il ne s'élève pas assez, l'empêche de contracter l'habitude dangereuse de toucher; ce qu'il feroit, s'il fautoit sur quelque chose de doux & de flexible. Plusieurs Chevaux auxquels on apprend à sauter, sont sujets à s'avancer trop près, leurs pieds sous la barre. Le moyen de les en empêcher, est de placer sur la barre deux planches de la largeur des piliers entre lesquels elle est fixée. Ces planches doivent être bien jointes à l'extrémité qui est sous la barre, & élevées d'environ deux pieds au-dessus de terre (Planche 15), & déborder d'environ deux pieds à l'autre extrémité qui pose dessus.

Elles doivent être fortes, pour empêcher que le Cheval ne les rompe avec ses pieds. La barre doit avoir du jeu, afin qu'elle puisse rouler lorsqu'on la touche. Les fossés & les haies que l'on fait franchir à un Cheval, pour la première fois, doivent être d'une hauteur médiocre. Vous l'augmenterez dans la suite peu-à-peu. Accoutumez insensiblement votre Cheval à approcher de toutes les choses que vous voulez qu'il franchisse, à les regarder de sang-froid, & à les franchir, ni lentement, ni avec précipitation. Lorsqu'il sautera bien étant en place (Planches 11 & 15), accoutumez-le à franchir; faites-le sauter en marchant, & sans s'arrêter; & après qu'il sera familiarisé à ce manège, faites-le lui recommencer au petit trot, & ensuite au grand galop (Planches 12 & 14), &c. Il acquerra facilement toutes ces manières, si vous le traitez doucement, & ne le pressez pas trop.

Comme les Chevaux craignent naturellement la vue & l'odeur des Chevaux morts, & qu'il s'en trouve quantité dans le service, principalement à la fin de l'année, que les chemins sont mauvais, & que ces pauvres animaux sont obligés d'aller au fourrage dans des endroits éloignés du camp, il convient de les habituer à fouler aux pieds, & à franchir leurs cadavres. Comme ces



objets les épouvantent beaucoup , on doit employer la douceur , pour les guérir de leur crainte.

On doit aussi accoutumer les Chevaux à nager , parce que cela est souvent nécessaire pour le service. Lorsque les Cavaliers & les chevaux ne sont point habitués à le faire , ils sont souvent exposés à se noyer. Il suffit d'un petit degré de force pour conduire un Cheval partout , mais sur-tout dans l'eau , où on leur permet de prendre toutes sortes d'attitudes. Lorsqu'on traverse de grandes rivières , la tête des Chevaux doit être opposée au courant , suivant la situation & le plus ou moins de hauteur de l'endroit où l'on veut aborder , & le degré de la rapidité de l'eau. Lorsqu'on descend une rivière , plus le Cheval va droit , & mieux c'est. Le Cavalier doit toujours quitter ses étriers , de peur de s'embarraffer dedans. Comme un Cheval a de la peine à tourner dans l'eau , on doit le faire doucement & avec soin. Les Partisans , & ceux qui vont reconnoître un pays , doivent choisir des Chevaux qui ne hennissent point. Les Numides , qui vouloient surprendre leurs ennemis , préféroient les Jumens aux Chevaux , parce qu'elles hennissent moins souvent. On doit accoutumer ceux d'une armée à être obéissans à la voix , & à porter deux Cavaliers à-la-fois. Comme les rênes peuvent

se couper dans une bataille, en traversant une rivière, dans les marches forcées, il est quelquefois nécessaire de prendre les Fantassins en croupe. Les anciens Lybiens conduisoient leurs Chevaux avec la voix; & les Africains modernes font la même chose aujourd'hui.

Les Officiers de Cavalerie trouveront peut-être mauvais que j'enseigne tous ces différens exercices à des Chevaux aussi pesans que les leurs; mais quoiqu'ils ne puissent les pratiquer avec autant d'activité & de vitesse, que la troupe légère, il convient cependant qu'ils le sçachent tous, vu que le moindre obstacle suffit pour empêcher un corps aussi utile & aussi puissant d'agir. J'ignore si les Anciens nous imitoient en cela, ou non. Mais je suis persuadé qu'ils entendoient beaucoup mieux la cavalerie. La méthode que donne Xénophon pour dresser les Chevaux de bataille, est extrêmement sensée. Après sa mort, on oublia le manège pendant plusieurs siècles, ou pour mieux dire, on le défigura; & c'est ce qu'on fait encore de nos jours.

C H A P I T R E V I I I .

Des Chevaux rétifs , qui se défendent , qui ruent , qui bronchent , & moyens pour les corriger de ces vices.

AVANT de faire mention des vices auxquels les Chevaux sont sujets , tels que sont ceux d'être rétifs , de se défendre , &c. , il convient d'observer que la bonté , ou la méchanceté d'un Cheval , dépend du caractère de celui qui le dresse , sur-tout au commencement , de sorte qu'on ne peut être trop attentif & vigilant sur cet article.

Toutes les fois qu'un Cheval résiste , on doit , avant de le corriger , examiner avec soin si quelque chose le blesse ou le pique , s'il est naturellement foible ; en un mot , si rien ne le gêne dans quelque endroit. Faute de cette précaution , il est souvent arrivé des malheurs irremédiables. On accuse souvent à tort le pauvre animal d'être rétif & vicieux. On le maltraite sans sujet ; & à force de le désespérer , on le force à agir en conséquence , quelque bonne que soit son inclination. Souvenez-vous d'agir sur l'esprit de vos Chevaux par des mouvemens lents , pour leur donner le tems de réfléchir. On peut insensiblement lui faire

exécuter ce qu'on veut avec plus de vitesse & de facilité. Le Cheval en général est si bon, si docile, & si obéissant, qu'on peut en tirer tel parti qu'on veut, avec la douceur & le sçavoir.

Un Cheval qui est tout-à-la-fois vicieux & foible, sans qu'on ait espérance qu'il devienne plus fort, est un animal déplorable, & qui ne mérite pas d'être dressé. Ce cas est extrêmement rare; & peu s'en faut que je ne dise qu'il n'est jamais arrivé qu'un Cheval fût naturellement vicieux. Lorsqu'on en trouve de tels, il est quelquefois nécessaire de recourir au châtiment; mais il faut l'employer avec beaucoup de douceur & de jugement. La propriété des aides est de prévoir les fautes. Celle des châtimens, de les corriger.

Le châtiment, selon que vous en usez, jette un Cheval dans une action plus ou moins violente, qu'il ne peut supporter lorsqu'il est foible. On doit considérer un Cheval fort & vicieux sous un point de vue différent, parce qu'il est en état d'apprendre & de profiter de toutes les leçons qu'on lui donne. Il est à tous égards préférable au Cheval le plus doux qu'il y ait sur la terre. Il ne faut que du sçavoir & de la patience, pour corriger un Cheval vicieux. De quelque manière qu'il se défende, ramenez-le souvent avec douceur, mais en même

tems avec fermeté, à la leçon pour laquelle il a le plus d'aversion. On rend peu-à-peu les Chevaux obéissans, par l'espérance des récompenses, & la crainte des châtimens. Il est difficile de concilier ces deux motifs, & de prescrire la manière dont on doit s'y prendre pour réussir. Cela exige beaucoup de jugement & de pratique, une bonne tête, un bon cœur. Un Écuyer modéré, doux & humain, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, réussira infiniment mieux qu'un autre. Si vous employez adroitement les motifs dont j'ai parlé ci-dessus, vous rendrez peu-à-peu un Cheval doux & obéissant. La violence, le défaut de sçavoir & de douceur, ne tendent qu'à le confirmer dans ses vices. S'il est impatient & colérique, ne le frappez jamais, à moins qu'il ne refuse absolument d'avancer; ce que vous devez l'obliger de faire. En le corrigeant de la sorte, vous l'empêcherez de résister & de se défendre. Vous observerez que la résistance que fait un Cheval, est quelquefois une marque de force & de vigueur, & provient de sa vivacité, & quelquefois de son caractère vicieux & de sa foiblesse. La foiblesse rend souvent les Chevaux vicieux, lorsqu'on exige d'eux des choses qui exigent de la force. Il faut par conséquent bien distinguer de laquelle de ces deux causes la défense provient, avant d'employer
aucun

aucun remède, ou aucun châtiment. C'est quelquefois un mauvais signe, lorsque les Chevaux ne se défendent absolument point. Cela provient de leur paresse, d'un défaut de vivacité & de sensibilité. Un homme qui est assez heureux pour trouver un Cheval, qui joint à la bonté, la vivacité, l'activité, la sensibilité & la force, ne fauroit en faire trop de cas. C'est un animal rare & inestimable, qui, si on le traite comme il faut, fera volontairement tout ce qu'on exigera de lui. On ruine plus souvent les Chevaux pour avoir trop fait pour eux & pour les avoir mal dressés, que par aucune autre espèce de traitement.

Si après avoir bien assoupli un Cheval, il persiste à se défendre, les châtimens deviennent alors nécessaires. Ils ne doivent point être fréquens, mais toujours fermes, & les moins violents qu'il est possible. Ils sont toujours dangereux & nuisibles, lorsqu'ils sont fréquens & légers, & encore plus lorsqu'ils sont trop violens. Lorsqu'un Cavalier se querelle avec son Cheval, il est toujours la dupe de sa passion, & il paie toujours les frais. Toutes les fois que vous voyez un homme battre son Cheval, soyez assuré que l'homme a tort, & que le Cheval a raison.

Il est généralement impossible d'être circonspect dans toutes les leçons, dans les aides, les

châtimens & les careffes : car, comme le fameux de Newcastle l'observe fort bien, si un homme étoit sous la forme d'un cheval, il ne sçauroit imaginer plus de ruses, pour s'opposer à ce qu'on exige de lui. Quelques-uns sont plus spirituels & plus rusés que les autres. Plusieurs empiètent tous les jours peu-à-peu sur leurs Cavaliers. En un mot, leurs dispositions & leurs capacités ne sont pas les mêmes. C'est au Cavalier à découvrir leurs différentes qualités, & à leur faire sentir qu'il les aime, & qu'il désire qu'ils l'aiment à leur tour, mais qu'il ne les craint point, & qu'il prétend être le maître. Un homme humain & adroit peut apprendre tout ce qu'il veut à un Cheval, & beaucoup plus de tours d'adresse que n'en font les chiens que l'on voit aux foires. Les Chevaux rétifs & vicieux ont coutume de se cabrer & de ruer. C'est leur défense la plus ordinaire. Lorsqu'ils le font dans le même endroit ou en reculant, le Cavalier doit le faire avancer avec l'aide des jambes, & quelquefois à coups d'éperons. S'ils le font en avançant, retenez-les, conduisez-les doucement pendant quelque tems, les faisant reculer de tems en tems. Les plus mauvaises qualités des Chevaux, sont celles qui sont occasionnées par la rudesse & l'ignorance de ceux qui les montent.

Il n'y a point de vice plus dangereux dans un Cheval, sur-tout dans celui qui est foible, que celui de se dresser, de se lever tout droit sur les pieds de derrière. Pendant qu'il est dans cette position, le Cavalier doit lâcher la bride, & dans le tems qu'il retombe sur l'avant-main, le faire avancer avec l'aide des jambes. Lorsqu'il le fait avant ce tems-là, il court risque de lui donner plus de ressort, & de le faire tomber; il est rare, lorsque les Chevaux sont bien conduits, qu'ils persistent dans ce vice, parce qu'ils craignent en général cet accident. Si cette méthode ne réussit point, ce qui est extrêmement rare, il faut les faire ruer, en leur faisant donner des coups de fouet par un homme qui les fuit; & si cela ne suffit pas, en les faisant piquer avec un aiguillon.

Les écarts proviennent souvent de quelque défaut dans la vue, & c'est ce que l'on doit examiner avec soin. Toutes les fois que votre Cheval s'écarte d'un objet qui lui fait peur, il faut le faire avancer peu-à-peu. Si vous le caressez à chaque pas qu'il fait, il avancera lui-même, & tous les objets lui deviendront familiers. Il n'y a que la douceur qui puisse le corriger de ce défaut. Si vous le frappez, la crainte du châtiment lui fait faire plus d'écarts, que celle de l'objet. Si vous lui laissez faire ce qu'il veut, vous augmentez son

défaut, & le confirmez dans sa crainte. Il arrive de-là qu'il prend une route opposée à celle qu'on veut, qu'il se rend maître du Cavalier, & s'expose à périr avec lui. J'ai ouï soutenir à tant de personnes; aux unes, que les coups sont nécessaires pour corriger un Cheval de ce vice; à d'autres, qu'on doit le laisser aller où il veut, que je ne puis m'empêcher de dire un mot sur ce sujet, quoiqu'il soit évident, pour convaincre ceux qui, comme le dit M. Bourgelat, *argumentent en faveur de ces systèmes déplorables.*

Lorsqu'on gronde, qu'on tourmente, & qu'on frappe un Cheval, non-seulement on corrompt son caractère & ses allures, mais on l'accoutume encore à broncher, à tomber, à faire des écarts, à s'enfuir; en un mot, on le rend inconstant & vicieux, &c.; au-lieu qu'avec la douceur, on vient à bout de le conduire par-tout où l'on veut, quelque mauvais que soit le chemin, sans peine & sans rien risquer. Frappez un Cheval, parce qu'il a bronché, ou pour quelque autre faute qu'il a commise; il y retombera par crainte, ou par étourderie. Ces sortes de fautes proviennent souvent de sa foiblesse. Dans ce cas, une bonne nourriture & un exercice modéré, lui rendront la santé & les forces, & le guériront de ces défauts. S'ils proviennent de négligence, ou de ses mau-

vaises allures, le Cavalier doit le rendre attentif, & rectifier tous ses mouvemens. Tous les autres remèdes sont inutiles; mais celui que j'indique ne l'est pas, à moins que quelques défauts naturels, tel que le boîtement, & quelques maladies, n'en empêchent l'effet.

Plusieurs Chevaux, sur-tout ceux qui sont vieux, n'aiment souvent pas à quitter leurs camarades: il faut, par conséquent, les accoutumer de bonne heure à sortir seuls de leurs rangs.

Lorsque vous trouvez des Chevaux qui s'éfraient à la vue des objets, il faut les faire précéder par un autre qui y est accoutumé, & les faire approcher peu-à-peu. Si le Cheval est mal dressé & têtu, il s'enfuira avec son Cavalier. Dans ce cas, il faut lui tenir la tête haute, tirer & lâcher les rênes du filet à droit & à gauche, de même que celles de la bride, mais non pas de la même manière que celles du filet. Il faut seulement les tirer & les lâcher à-propos. Jamais homme n'a arrêté, ni n'arrêtera jamais un Cheval qui s'enfuit à toute bride, quelque force & quelque violence qu'il emploie, quand même il lui opposeroit un corps pesant.

Si vous montez un Cheval qui tourne court tout-à-coup, par exemple, du côté droit, passez les rênes; prenez-en une d'une main, &

l'autre de l'autre: lâchez la droite, & tirez la gauche, en tournant & avançant votre main du côté gauche. Si le Cheval continue de résister, piquez-le de la jambe gauche, & *vice versa*, jusqu'à ce qu'il tourne à gauche.

C H A P I T R E I X.

*Remarques & Avis sur la Ferrure , la Nourriture
& le Pansement des Chevaux.*

JE n'ai point dessein de parler ici de toutes les différentes espèces de ferrures. Mon traité devien-droit trop long, & excéderoit les bornes que je me suis prescrites. On doit varier les fers, selon la différence des pieds; mais comme malheureuse-ment pour nous, les Maréchaux attachés à l'ar-mée, faute d'éducation, d'attention & d'encou-ragement, ignorent leur profession, & ne cher-chent point à l'apprendre, il convient de leur pres-crire des règles simples, générales & invariables, & de les leur faire observer strictement. Je ne désespère cependant point de trouver dans la suite quelques Maréchaux intelligens & bien instruits: mais il faut les former; & après qu'ils le feront, on fera bien d'en augmenter le nombre dans les Régimens. Il seroit à-propos, jusqu'à ce que cette réformation soit faite, qu'on n'en eût point du tout. Un Maréchal ne peut ferrer que quarante Chevaux, & aujourd'hui en tems de guerre, chaque Com-pagnie n'en a qu'un qui en ferre cinquante, in-dépendamment de ceux qui appartiennent aux

Officiers , aux Vivandiers , aux Domestiques , aux Fourgons , &c. Il devrait y avoir une forge portative pour chaque escadron , & un charriot pour les usages dont je viens de parler. Ils ne doivent point ressembler à ceux dont nous nous servons actuellement. Ils sont si pesans , & leurs roues si basses , qu'ils emploient quantité de Chevaux , en ruinent plusieurs , & arrivent rarement à tems à leurs régimens respectifs , quelque bons que soient les chemins. Je puis dire que c'est un bonheur qu'ils n'arrivent point : car j'ai observé qu'il y a moins de Chevaux estropiés , durant l'absence des Maréchaux , que lorsqu'ils sont présens. Ces charriots ne doivent avoir que deux roues fort hautes. Ils doivent être couverts , & être passagés de façon qu'il y ait des places pour la forge , le soufflet , les outils & les charbons. Ces choses doivent être placées de façon que l'on puisse les sortir aisément , lorsqu'on en a besoin. Cette forge portative ne s'arrête jamais ; & pour suivre les régimens dans toutes leurs marches , il faut prendre des Chevaux pour la conduire ; & elle n'en ruine aucun. J'en ai une , dont le train a été fait à Hanovre , que deux Chevaux conduisent aisément. Ceux des régimens doivent être plus grands & plus forts , & ont besoin de trois Chevaux. Je suis persuadé qu'un Ouvrier

Anglois peut les rendre plus forts, plus légers & plus commodes ; quoique celui que j'ai fait très-bien construit, & réponde aux usages pour lesquels il est destiné.

La médecine & la ferrure sont très-utiles entre les mains de gens instruits ; mais nos Maréchaux sont si ignorans, qu'on doit les abandonner entièrement. Tout homme qui permet à son Maréchal, à son Palefrenier & à son Cocher de donner à son Cheval autre chose que de l'eau d'orge, un lavement, ou de lui faire une petite saignée, & qui s'en rapporte à ce qu'il lui dit au sujet du siège du boîtement, des maladies & de leur cure, est sûr d'être trompé, & de le perdre. On ne sçauroit croire jusqu'à quel point les Palefreniers poussent la fourberie, pour avoir un ascendant sur leurs maîtres, & exécuter leurs projets insensés. Je me borne à la ferrure. J'en ai connu, qui, pour établir leur systême extravagant & pernicieux, ont eu soin, lorsque leurs maîtres ne l'ont pas adopté, d'estropier des Chevaux, & d'imputer cet accident aux fers, après avoir employé toutes sortes de mensonges pour les décréditer. Comment pouvoir adopter la méthode de gens qui n'ont ni expérience, ni sens-commun ? Si le sabot de votre Cheval est mauvais & cassant, ils vous conseillent d'employer des fers lourds & pesants ; & il est

aisé de prévoir les conséquences de ce procédé. En effet, comment veut-on qu'un pied qui a de la peine à se soutenir, puisse porter un fer pesant & chargé d'une quantité de clous, dont les trous déchirent & affoiblissent les sabots? Le Cheval a-t-il le pied coupé ou foulé; le Docteur Brous dit de lui envelopper le pied avec tout ce qui vous tombe sous la main. Il vaudroit beaucoup mieux laisser sa blessure découverte. Tous ces ignorans s'accordent unanimement à employer des fers pesans, mal faits & chargés de clous; ce qui ruine entièrement le pied du Cheval. Les crampons qu'ils y ajoutent, ne servent qu'à détruire le boulet, & les fers qui ont la forme d'une coquille de noix, qu'à porter sur la bête que la nature lui a donnée; ce qui l'oblige à broncher & à s'abattre, use les clous, & ruine le sabot. Un pied auquel un fer mal-fait a fait perdre sa forme, ne la reprend presque jamais, parce que la corne étant naturellement flexible, se trouvant ferrée comme dans un moule, retient celle qu'elle a prise. Lorsqu'un Cheval se trouve dans ce cas, la méthode la plus sûre est de le parrer jusqu'au vif, & de l'envoyer paître sans fer dans une prairie, jusqu'à ce que le pied soit guéri avant de le ferrer. Ils découvrent entièrement avec leur détestable bouterolle le dedans du pied de l'animal; ce qui raccourcit

les talons , parce que la partie extérieure du pied, qui est naturellement dure, porte sur l'endroit où elle trouve moins de résistance , à cause qu'on en a enlevé celle de dedans. Ils emploient ensuite de longs fers , qui empêchent le pied d'appuyer sur le talon ; ce qu'on pourroit néanmoins faire , malgré leurs incisions , en ouvrant ce dernier comme il faut , & le pied en bon état. On ne doit jamais couper la fourchette ; mais comme elle se déchire quelquefois , il faut la nettoyer de tems en tems , & enlever avec un couteau ce qui est déchiré. Il y a une espèce de pied qu'il faut beaucoup parer , sans toucher à la fourchette. C'est celui qui est fort haut. Il faut le parer à la hauteur convenable , parce que , si on ne le faisoit pas , la fourchette , quoiqu'entière , ne poseroit point à terre , ou blefferoit le gros tendon , & on rendroit le Cheval boîteux.

On doit proportionner la pesanteur des fers à la qualité & à la dureté du fer. Le bon fer n'est point sujet à plier ; & dans ce cas , on ne sçauroit les faire trop légers. On doit cependant leur donner assez d'épaisseur pour qu'ils ne plient point , parce que , s'ils le faisoient , ils feroient sortir les clous , & ruineroient le sabot. La partie du fer la plus proche du talon , doit être plus étroite que l'autre , comme on le voit dans la planche , pour empêcher

que les pierres n'entrent dedans, & ne s'y arrêtent; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, parce que le fer, lorsqu'il déborde le pied, forme une cavité, dans laquelle les pierres s'engagent, compriment le pied, & rendent le Cheval boîteux. Les fers trop larges ne valent absolument rien. Il suffit qu'ils couvrent la croûte extérieure du pied, pour empêcher qu'elle ne se casse. Les clous qu'on emploie pour ferrer un Cheval, vu la forme naturelle du pied, doivent être enfoncés de façon que leurs pointes biaisent vers les bords extérieurs du pied. La moindre pression vers le bord intérieur du fer, sur-tout lorsqu'il est large, suffit pour déranger les clous, & par conséquent blesser le pied, quand même le fer ne plieroit point. Cette chute des clous est le moindre inconvénient qui puisse arriver: car si le fer plioit, il comprimeroit la partie intérieure du pied, & rendroit le Cheval boîteux; de même que si le fer n'étoit pas à sa place, à cause du cure-pied dont on se sert pour enlever les pierres, le gravier qui est entré dedans. La rainure que l'on pratique autour des fers, lorsque le métal n'est pas bon, est cause qu'ils cèdent dans cet endroit; mais lorsque le fer est de bonne qualité, elle sert à garantir les têtes des clous. Les Maréchaux doivent toujours examiner le pied du Cheval avant de le ferrer, faire le fer, & le percer plus loin ou

plus près du pied, suivant que sa forme l'exige. Les trous doivent toujours biaiser en-dehors. La meilleure manière de forger les fers, relativement aux clous, est de les percer à deux fois, avec deux différens instrumens. On commence par percer le fer assez avant, pour recevoir & couvrir la tête du clou que l'on enfonce. On en perce ensuite un plus petit au milieu du précédent, pour recevoir la pointe, & la laisser déborder. Ces clous, lorsqu'ils sont ainsi placés, ne s'usent point, & restent toujours dans leurs places, aussi parfaitement & même mieux que s'il y avoit une rainure, sur-tout si le métal n'est pas bon. Tous les fers doivent être un peu plus larges du côté des talons qu'ailleurs, à moins que le pied ne s'élargisse trop vers les talons; ce qui arrive rarement. On doit les faire autrement, lorsque le Cheval est sujet à se couper. La raison pour laquelle on doit les faire plus larges dans cet endroit qu'ailleurs, est qu'ils facilitent au pied le moyen de croître, de s'élargir, & d'empêcher que les talons ne soient pas trop petits. Souvenez-vous toujours que, quoique la muraille soit plus étroite du côté du talon, le fer doit avoir la même largeur en-dedans, sans quoi le pied du Cheval n'auroit pas un bon *appui*; le fer entre-roit dans le pied, ce qui obligeroit de l'ôter souvent; ce qui est un grand inconvénient. La partie

du fer sur laquelle le Cheval porte, doit être plate, de même que celle de dedans. On doit n'y laisser qu'autant d'espace qu'il faut pour introduire le cure-pied; ce que l'on doit faire toutes les fois qu'on ramène le Cheval dans l'écurie, & souvent dans les marches, & pour empêcher que le fer ne porte sur la sole. Lorsqu'il tombe de la neige, il faut nettoyer souvent les pieds du Cheval dans les marches. Lorsqu'on néglige de le faire, elle s'endurcit, elle fait glisser le Cheval à chaque instant, & le blesse autant qu'un gros caillou. Quatre clous de chaque côté suffisent pour contenir un fer en place; & il est inutile d'en employer davantage. On doit couper la pince du Cheval fort court, & presque quarrément, se contenter d'arrondir les angles, & ne mettre aucun clou dans cet endroit. Cette méthode empêche les Chevaux de broncher, sur-tout dans les descentes, procure de la nourriture aux talons, & les fortifie. C'est sur eux que le Cheval porte, & l'on doit forger le fer en conséquence. On empêche par-là que les talons ne deviennent trop petits, & il en résulte plusieurs autres bons effets. Plusieurs personnes mettent un clou dans la pince; mais cette méthode ne vaut rien. La place qu'on laisse pour y en mettre un, est cause que le pied est trop long; & qui plus est, cette partie du sabot est naturellement si fragile,

que le clou ne tient point, déchire & endommage le sabot. Pour rendre ce que je viens de dire de la longueur des fers plus clair & plus intelligible, j'ai joint, N^o. 1, la figure d'un pied coupé, de la longueur qu'il faut, & posé sur une surface plane; & N^o. 2, la partie extérieure qui pose à terre. La plupart des Maréchaux font les fers plus épais du côté des talons, que de celui de la pince, sur-tout pour les Chevaux durs; mais il est aisé de voir qu'ils ont tort: car les fers posent plus sur la pince, que par-tout ailleurs, & doivent par conséquent être plus épais dans cet endroit. Quelques Maréchaux se servent d'enclumes concaves & de marteaux convexes, de sorte qu'ils ne sçauroient forger des fers plats. Pour vous en convaincre, posez-en un en tout sens, sur une surface plate, & vous verrez combien il est défectueux.

Les demi-fers, ou fers en croissant de la Fosse, sont excellens pour les pieds dont la muraille est trop mince pour supporter des clous dans les parties de derrière, & dont les talons sont sujets à se retrécir. Il est fâcheux qu'il faille les renouveler souvent.

Dans les terrains humides, spongieux & mous, dans lesquels les pieds enfoncent, la pression sur les talons, est beaucoup plus grande que dans ceux qui sont durs; & cela doit être ainsi à tous égards.

On doit parer les pieds de derrière, de même que ceux de devant, & les ferrer de même, excepté dans les pays montagneux & gliffans, où ils doivent être un peu recourbés. Ceux de devant ne doivent pas l'être. Cette courbure nuit aux jambes, sur-tout aux boulets. Elle peut avoir son utilité dans les terrains gras, humides & gliffans, dans lesquels les pieds enfoncent, mais légèrement; mais dans les terrains solides, les crampons de devant sont dangereux & inutiles, parce qu'ils élèvent le tendon, & le fatiguent faute d'une bâte: ils endommagent les nerfs, & causent des molettes, des boîtemens, des tumeurs dans les boulets, des foibleffes, &c., autant que le fer en forme de coquille de noix, dont les Maréchaux & leurs Partisans ignorans font un si grand cas. Lorsqu'on descend une montagne, à moins que le terrain ne soit le même que celui dont j'ai parlé ci-dessus, les crampons de devant ne sont propres qu'à faire tomber les Chevaux, parce que les jambes de devant manquent d'appui, pendant que celles de derrière agissent; ce qui est cause que le Cheval s'abbat, & tombe sur son nez. Lorsque le terrain est plat, le pied du Cheval porte sur la pince, & ne trouve point d'appui, ce qui le fait broncher. Il est faux qu'ils soient utiles pour gravir une montagne. En montant, la pince est la première

partie

partie qui porte, soit que le Cheval tire ou porte, de manière qu'il a presque fait avant que les crampons touchent à terre. Les crampons à glace sont préférables aux autres, pour empêcher les Chevaux de glisser, & leur faire gravir les montagnes, parce que ceux de devant mordent avant que les talons touchent à terre. Ils doivent avoir environ trois lignes de plus que le fer, & avoir quatre faces terminées en pointe. Ils sont excellens pour empêcher les Chevaux de glisser, dans quelque terrain que ce soit, & pour lui conserver son appui. Ils doivent être d'un bon fer, autrement leurs pointes se cassent. Lors, au contraire, que le fer est de bonne qualité, & les clous bien faits, & qu'ils ont la grandeur & la figure dont je viens de parler, si l'on faisoit leurs têtes plus hautes, ils casseroient, & deviendroient inutiles. Lorsqu'on se sert des crampons de devant, dans les terrains dont je viens de parler, on doit les faire petits; les têtes des clous doivent être pointues comme celles des glaçons, mais moins hautes, afin que le pied & les tendons aient toujours leur appui. On peut aussi se servir de ces clous, sans crampons. En remettant un clou à la place de celui qui tombe, on tire du fer tout le parti qu'on veut, & il n'en résulte aucun mauvais effet. Je sçais que je combats contre un préjugé extrêmement fort, mais très-déraison-

sonnable. Que l'on compare une méthode avec les autres ; qu'on en fasse l'expérience , sans l'abandonner légèrement, pour voir si un Cheval ainsi ferré peut glisser , ou non , dans le mauvais tems. Un Cheval peut quelquefois tomber dans certains tems & dans quelques terrains. Malheureusement pour les Cavaliers , on n'a point encore trouvé de ferrure pour prévenir cet accident. J'ai éprouvé toutes les méthodes ; & celle que je viens d'indiquer , m'a paru la plus parfaite. Cette forme de fer & de clous , lorsqu'ils sont bien faits , & attachés comme il faut , est le meilleur appui que je connoisse. Je n'exige pas au reste qu'on se serve des clous à glace dans toutes sortes de tems , vu qu'une grande partie de l'année l'état du terrain n'en exige aucun. On doit employer la même ferrure , tant pour les Chevaux de course , que pour ceux de charrette , en observant de varier l'épaisseur & la pesanteur des fers. Les fers d'un Cheval de course, doivent être plus légers que ceux d'un Cheval de selle ; ceux d'un Cheval de selle plus légers que ceux d'un Cheval de troupe , de carrosse , de trait , & ceux de ces derniers , plus que ceux d'un Cheval de charrette , de fourgon & d'artillerie. Le fer d'un Cheval de selle doit peser treize onces & demie ; celui d'un Cheval de trait & de carrosse , une livre & trois onces : les clous du premier ,

une once chaque douzaine ; ceux du dernier , une once & trois quarts. Le plus sûr & le plus facile est de se servir d'un fer dont les éponges soient étroites , d'une égale largeur par-tout , tant en dedans qu'en - dehors , dont les trous pour les clous soient exactement dans le milieu. On peut le forger avec une barre de fer étroite. Il doit être étroit & sans beveau , parce qu'il blefferoit le dedans du pied. Il a cet avantage sur les autres , que les pierres ne peuvent point se loger dedans. Tous les fers qu'on forge aujourd'hui sont trop pesans. Lorsque le fer est bon , on n'a pas besoin de les faire si épais. Lorsqu'on a des fardeaux pesans à transporter , par exemple , un canon de gros calibre , dans des pays montagneux & gliffans , & dans les mauvaises saisons , le limonier doit avoir , tant devant que derrière , trois crampons à chaque pied ; un au milieu de la pince du fer. Ce crampon l'aidera , lorsqu'il gravit une montagne , à traîner plus aisément son fardeau. Ce que je dis ici n'a lieu que pour le limonier , dans certains pays , dans certains tems , lorsque le terrain cède ; car dans ces cas , la hauteur qu'on donne au fer n'est sujette à aucun inconvénient. On devroit sévèrement punir les Maréchaux qui ferment les Chevaux avec des fers rouges. Cette paresse impardonnable est cause que les fers dessèchent les

*Une divia
al principio el
siglo XX de la
que se usan en
España*

Bien

Muy bien

fabots, & les détruisent entièrement. Il est arrivé que la sole a été si fort échauffée, qu'un Cheval est devenu boîteux, & que quelques-uns en sont morts. On doit toujours forger les fers & les ajuster avant de les percer. Les meilleurs que l'on forge en Angleterre sont ceux de Newmarket. Je ne prétends point qu'ils soient parfaits; mais ils sont meilleurs que les autres. Ils ne sont pas assez forts pour l'usage ordinaire; mais ils le sont assez pour courir sur le gazon.

Il est quelquefois aisé de guérir les coupures des Chevaux; mais on ne doit pas croire qu'on peut le faire toujours. Cet accident leur arrive neuf fois sur dix, de ce qu'ils tournent leurs pieds en-dehors. Les Poulains paissent ordinairement un pied en-dehors, qui porte sur la face de dedans, ce qui fait qu'elle s'écorche. Il arrive de-là que la pince s'allonge, & que le Poulain devient caigneux depuis le fanton en bas. Les coupures proviennent en général de ce que le dedans est plus bas que le dehors: c'est pourquoi il faut parer ce dernier continuellement. Au cas que le pied ne permette pas de le faire, il faut faire le fer plus épais en-dedans qu'en-dehors, depuis le talon jusqu'à la pince; & à chaque fois qu'on le ferre, pousser un peu le fer en-dedans, & raper la muraille du sabot, jusqu'à ce que le pied soit bien redressé. Les fers

barrés, quelque justes qu'ils soient, ne sont bons que pour couvrir la partie du pied qui est endommagée, au cas qu'on le fasse travailler, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Il est étonnant qu'il y ait tant de ferrures absurdes & ridicules, puisqu'il est évident que la moindre portion de sens-commun, & un moment de réflexion sur la structure du pied d'un Cheval suffisent pour en indiquer une sûre. Les fréquens changemens de fers sont nuisibles & déchirent le pied; mais ils sont nécessaires. C'est un inconvénient auquel les demi-fers sont sujets, quoiqu'ils soient excellens à tout autre égard. La raison en est que l'extrémité du fer étant fort courte, entre dans le pied, & oblige le Cheval à marcher. Les Cavaliers devroient toujours porter deux fers de rechange, en-haut & à côté de chaque fourreau de pistolet, avec quelques clous. Les uns devroient porter un marteau, d'autres une paire de tricoïses, d'autres un bouterolle, & sçavoir ferrer un Cheval. Ces choses ne pèsent pas beaucoup, & seroient d'une grande utilité, sur-tout pour les troupes légères, & les détachemens, qui n'ont point de Maréchaux.

Si la coutume qu'on a de remplir les pieds des Chevaux avec du fumier, est très-mauvaise, à cause de sa qualité corrosive, un mélange de terre glaise & de sain-doux, vaut infiniment mieux. Le

meilleur onguent pour le sabot, est celui qui est fait avec une once d'huile de pied de bœuf, une livre de thérébentine, & dix onces de cire. La méthode de bourrer & de graisser, quoique bonne pour quelques pieds, n'est pas telle pour tous, sur-tout pour ceux dont les murailles & les soles sont spongieuses. On doit toujours les tenir bien secs. Ceux qui sont forts, veulent être souvent graissés, humectés & bouchés. Il faut tenir la couronne grasse, autrement ils tombent à cause de la pression, les talons se retrécissent. Lorsque les Chevaux sont échauffés, on doit leur laver les pieds avec de l'eau tiède. S'ils ont les talons ouverts, on les baignera avec du lait & du miel, & un peu de brandevin, que l'on fera un peu chauffer. M. Clarke, dans son excellent Traité de la Ferrure & des Pieds, prétend que l'huile, les graisses & les onguents conviennent à peu de Chevaux; que ces substances interceptent la transpiration, & que l'eau, l'humidité & la fraîcheur valent infiniment mieux. L'expérience que j'ai faite, depuis que j'ai lu son livre, m'a convaincu qu'il avoit raison. Le bénéfice qu'éprouvent les pieds & les sabots des Chevaux qui paissent dans les prairies, de la rosée, de la pluie, & de l'humidité du terrain, en est une preuve. D'un autre côté, on a observé que les Chevaux qu'on tient à Newmarket, &

que l'on exerce sur un gazon sec, qu'on abreuve dans des auges, & qui ne trouvent point d'eau pour se baigner, ont les pieds & les sabots sujet, à plusieurs maladies, quoiqu'on ait soin de les graisser.

Les méthodes qu'on observe dans le traitement des Chevaux, sont différentes, & en général, aussi peu raisonnables que celles qui concernent la ferrure; mais il suffira d'un peu de réflexion pour remédier dans les cas ordinaires à ce qu'elles ont de défectueux. L'un dorlote ses Chevaux & les nourrit bien, dans la vue de les rendre plus forts, & les purge ensuite sans règle & sans mesure, pour prévenir la trop grande réplétion. Un autre ne laisse point entrer d'air dans son écurie, d'où il s'ensuit qu'ils s'enrhument lorsqu'ils sortent, & tombent malades, s'ils y restent, à cause du mauvais air qu'ils respirent. Un troisième, qui n'est pas plus sage que les premiers, laisse son écurie ouverte, & expose ses Chevaux au vent & au tems, sans s'embarrasser s'il est chaud ou froid, & souvent lorsqu'il vente, & qu'ils suent à grosses gouttes. Toutes ces différentes pratiques contribuent à la destruction des Chevaux. On peut en dire autant des différentes manières dont on les couvre. La raison s'oppose à tous ces systèmes insensés, & nous dicte la nourriture qui leur con-

vient, qu'il faut laisser circuler l'air, les exercer souvent & modérément, & les couvrir lorsque le tems & l'occasion l'exigent. Ce sont-là les moyens pour entretenir les Chevaux en bonne fanté.

Lorsqu'ils sont fatigués, qu'ils boîtent, & qu'ils sont malades, il faut les faire coucher sur leur litière. Cela les excite à piffer, &c. Cela ne vaut rien dans d'autres tems. La chaleur de la litière leur attendrit les pieds, leur fait enfler les jambes, & les rend délicats. Pour dissiper l'enflure des jambes, il suffit souvent d'enlever la litière, que des Palefreniers & des Maréchaux ignorans laissent dans les écuries, & de n'y laisser que la paille. On leur épargneroit par-là les saignées & les médecines. J'ai souvent observé que leurs jambes s'enfloient & se désenfloient, selon qu'on enlevoit, ou laissoit la litière, les humeurs montant & descendant comme le mercure d'un baromètre.

Rien n'est plus important que de tenir les Chevaux proprement, de les nourrir & de les exercer régulièrement. Tout homme qui monte à Cheval pour son plaisir, & qui veut que son Cheval le porte, au-lieu de le porter, ne doit jamais souffrir que le Palefrenier le monte avec des étriers, qu'il se serve de la bride, & qu'il pèse entièrement sur la bouche, au risque de gâter ce qu'il a de meilleur, de plus sûr & de plus agréable. Ses allures

ne ſçauroient être parfaites ni agréables, ſ'il n'a la bouche faite, & le corps affoupli, au point d'être en équilibre dans les mains du Cavalier. Un Cheval doit porter la tête haute; lorsqu'elle eſt baſſe, l'animal ne peut être en équilibre, parce que peſant ſur l'avant-main, les parties de derrière ſe trouvent néceſſairement plus hautes. Les jambes de devant ſont toujours plus chargées que celles de derrière, quoiqu'elles ſoient moins fortes. Un Cavalier doit avoir pour le moins autant de connoiſſance que ſon Cheval, ſans quoi il eſt impoſſible de conſerver cette *union* & cet *ensemble*, ſi je puis uſer de cette expreſſion, qui ſont également agréables & néceſſaires. Un homme monté ſur un Cheval qui n'eſt point dreſſé, ou qui l'eſt mal, n'a pas meilleure grâce que ſ'il étoit monté ſur le timon d'un carroſſe.

La trop grande quantité de foin, ſur-tout lorsqu'il eſt tiré d'une prairie ou d'un terrain bas & humide, ne vaut rien pour les Chevaux, & les rend pouſſifs. Il n'eſt bon que pour ceux des charrettes & des troupes (il en reſte peu, grâces à Dieu), qui ne ſervent qu'à rouler lentement leurs corps, avec un gros caïſſon rempli de bierre ſur leur dos. Ceux qui portent le bagage des Soldats, ſont les animaux les plus ſtupides & les plus paresſeux que je connoiſſe, & ils ne deviennent tels

que par la mal-adresse de ceux qui les montent. Les troupes destinées pour le service, & dont on se promet de l'utilité, doivent être plus actives. Le service qu'on en attend exige qu'elles le soient plus ou moins, suivant les différens usages auxquels elles sont destinées.

Toutes les différentes sortes de fourrages sont bonnes pour les troupes, lorsqu'on peut se les procurer; mais outre qu'il faut l'attendre longtems, on le prodigue souvent mal-à-propos, sans compter que les Commissaires en fournissent rarement la quantité qu'il faut, & n'ont aucun égard à sa qualité, quoiqu'ils soient bien payés pour le faire.

Nous donnons dans nos écuries trop de foin à nos Chevaux, & trop peu de froment. Il seroit à-propos qu'il y eût dans chaque régiment une espèce de moulin, non point pour le moudre, mais seulement pour l'écrâser. Tout le froment ainsi préparé se convertit en nourriture. On n'en trouve pas un grain dans le fumier, & trois pieds valent infiniment plus que quatre. La paille de froment hachée, & mêlée avec un peu de foin, est une excellente nourriture. Mettez sur un quart de pinte de froment, la même quantité de paille hachée, & de tems en tems, si le Cheval est maigre, & non autrement, la moitié d'une de foin, & mêlez-les bien ensemble. Comme la paille

hachée est ordinairement sèche, il faut l'arroser avec un peu d'eau. On trouvera peut-être cette proportion de paille hachée un peu trop grande; mais elle n'est pas telle, vu sa légèreté. Elle oblige les Chevaux à mâcher ce qu'ils mangent, & elle a plusieurs autres utilités. On doit proportionner la quantité de nourriture que l'on donne aux Chevaux, à leur grosseur, au travail qu'ils font, à leur structure, à leur appétit, &c. Il convient néanmoins dans chaque Régiment d'établir quelque règle générale là-dessus. Quatre de ces pieds dont j'ai parlé ci-dessus, avec dix ou douze livres de foin par jour, suffisent pour la plupart des Chevaux dans presque toutes les occasions; excepté lorsqu'ils sont au piquet dans l'arrière-saison & dans les mauvais tems. Il faut alors les nourrir comme on peut. Lorsqu'on ne leur donne point de froment, ils mangent près de quarante livres de foin par jour, y compris ce qu'on en perd; ce qui est inévitable, lorsque le terrain est mauvais, & qu'il fait du vent. Lorsque la paille est hachée, il n'en faut que vingt-huit à trente livres pour chaque Cheval, sur-tout si l'on se sert du hachoir, comme on doit toujours le faire. Lorsque le fourrage est rare, il faut la couper d'avance, & en donner aux Chevaux toutes les deux heures, dans un sac ou dans un morceau de canevas, pour que le vent ne l'emporte point.

On doit toujours se servir du hachoir en tems de paix, & lorsque les troupes sont en garnison. La consommation est beaucoup moindre dans ce dernier cas, & n'est pas même nécessaire, lorsque les troupes ne servent point. Le ratelier dont on se sert dans les écuries, quoiqu'il soit plus grand que dans quelques corps, ne l'exige point. Une chose importante & à laquelle on ne fait point d'attention, est de nourrir les Chevaux proportionnellement à leur travail, & de ne jamais passer un jour sans les exercer. Lorsqu'ils travaillent beaucoup, il faut augmenter la nourriture qu'on leur donne, & la diminuer, lorsqu'ils travaillent moins. Ce que je dis ici, regarde particulièrement le foin. Il faut les lâcher de tems en tems, & les faire promener tous les jours, sur-tout après qu'ils ont beaucoup fatigué. En agissant de la sorte, on épargnera les remèdes: ils n'auront point les jambes enflées, & on les garantira de plusieurs maladies.

Je ne puis prononcer le mot de piquet, sans dire un mot de la pernicieuse coutume que nous avons de couper la queue à nos Chevaux; coutume dont les inconvéniens sont évidens dans plusieurs circonstances, mais principalement à l'égard de ceux de l'armée, lorsqu'ils sont au piquet en été, dans des endroits où il y a beaucoup de mouches. J'ai souvent vu nos Chevaux, avec leur manger

devant, trépigner, fuer, ruer, se bleffer les uns les autres, & dévorés par les mouches, faute de queues pour les chasser : aussi dépériffoient-ils à vue d'œil ; tandis que ceux des régimens étrangers qui en avoient une, les chaffoient avec leurs queues, demeuroient tranquilles, mangeoient paisiblement, & se portoient bien. On a ordonné depuis quelque tems à notre cavalerie de n'employer que des Chevaux à longues queues ; & il y a lieu d'espérer que la Nation suivra cet exemple, quoiqu'il soit difficile d'abandonner les anciennes coutumes, quelque mauvaises qu'elles soient, lorsqu'elles sont une fois enracinées. Celle de couper la queue, les oreilles & les autres extrémités, est fort ancienne en Angleterre, car l'an 743, le Pape Grégoire II, dans une lettre qu'il écrivit à Saint-Augustin, ordonna à ce dernier de faire un canon dans une assemblée ecclésiastique qu'on tint à Yorck, pour abolir, entr'autres cruelles coutumes, celle dont je parle ici. Il est aisé, lorsque les troupes sont en marche, de lier la queue aux Chevaux, & ils n'en ont que meilleure grâce. Une queue à l'Angloise, lorsqu'on la laisse un peu croître, suffit pour garantir un Cheval des mouches. Tous les grains en général sont une nourriture pesante ; ils engraisent le corps ; mais cette graisse est mal-saine. Le son n'est pas une nourri-

ture solide, & on ne doit en donner aux Chevaux que pour les rafraîchir & les purger, lorsqu'ils en ont besoin.

Toutes les fois qu'on met du foin dans le ratelier d'un Cheval, il faut en ôter la poussière, & ne pas lui en donner une trop grande quantité. Il a cela de commun avec l'eau, qui n'est utile que lorsqu'on en donne une petite quantité à-la-fois. Lorsqu'on lui donne trop de foin, le Cheval maigrit, & en laisse une partie, parce qu'il en est dégoûté. Il faut lui en donner suffisamment, une partie le matin avant de l'abreuver, & l'autre le soir, après qu'il a fini son travail. On ne doit mettre le soir dans son ratelier que de la paille de froment bien nette. C'est la seule nourriture dont il doit user pendant la nuit. Lorsqu'on lui laisse du foin, il reste sur jambes presque toute la nuit; il ne se couche que pendant un peu de tems, & ne dort presque pas. Il convient aussi de lui donner un peu de paille pendant le jour.

Avant & après que les Chevaux ont travaillé, il faut les attacher, la croupe tournée du côté de la mangeoire, pendant environ une heure. Les Palefreniers ont coutume de les faire galopper après qu'ils ont bu, pour échauffer, disent-ils, l'eau qu'ils ont dans le ventre; mais cette coutume, quoique commune, ne leur est pas moins préju-

diciable. Il faut se contenter de les faire promener à petits pas. En un mot, un Cheval, soit qu'il soit trop maigre, ou trop gras, est également inutile. C'est un mauvais symptôme, lorsqu'un Cheval a le poil rude. Ce n'est point en le couvrant & le tenant chaudement qu'on peut l'adoucir, mais en le pansant comme il faut. Rien ne contribue plus à la santé d'un Cheval, que de l'étriller souvent. La paresse est la seule raison pour laquelle les Palefreniers couvrent leurs Chevaux & les tiennent chaudement. Ils se piquent en agissant de la sorte, de penser plus sensément que leurs camarades, quoique ceux-ci, quoique très-ignorans, fassent la même chose qu'eux. Un Cheval, quoiqu'entièrement ruiné par la chaleur, peut avoir le poil très-beau.

Il est du devoir des Officiers de parcourir souvent & exactement les lignes du camp, & de visiter les écuries, tant celles des quartiers, que les siennes, pour s'informer de la manière dont on traite les Chevaux. On ne doit point permettre de faire le poil aux Chevaux avec des ciseaux, mais seulement d'arracher ceux qui sont rudes. On ne doit point couper celui qui est dans les oreilles, mais les tenir toujours propres. La nature, plus sage que nous, a placé des poils dans cet organe, pour des raisons qu'il est

aisé de sentir. Lorsqu'on les coupe, la poussière & les insectes y entrent aisément, incommodent les Chevaux, & leur causent souvent des douleurs violentes. Comme il arrive fréquemment que les Chevaux se cachent, & qu'il peut en résulter de grands inconvéniens, j'ai donné (Planche 17) le dessein du meilleur licou que je connoisse pour prévenir cet accident.

Ce licou n'a point de sous-gorge, ou pour mieux dire, il en a deux qui sont fixes à l'endroit marqué N^o. 1. Elles se croisent au point 2, & viennent s'attacher au point 3. La muselière est aussi cousue au point 3. Le point 2 où ces bandes se rencontrent, est un bouton plat, que l'on place après avoir mis le licou, directement au-dessous des ganaches. Les chaînes, les cordes, ou les courroies, N^o. 4, avec lesquelles on attache le Cheval dans l'écurie, sont aussi fixes à l'endroit marqué 3, N^o. 5. Une simple corde ou courroie, pourvu qu'elle tienne, vaut autant que deux.

Comme les Chevaux sont généralement plus souples du côté gauche que du droit, ce qui vient de ce que dans leur plus grande jeunesse on les exerce plus de ce côté-là que de l'autre; il faut non-seulement les conduire de la main gauche, pour qu'ils aillent mieux à droite qu'à gauche. On doit par conséquent faire les colliers, les caveçons, les

les fangles, les brides, les bridons, les cordes, avec lesquelles on les attache aux piliers, &c., de manière qu'on puisse les boucler & les déboucler du côté droit. Les Chevaux se pendent souvent à leurs licols, & se blessent dangereusement. Le meilleur remède pour cet accident, est de bafiner la plaie avec de l'eau tiède & un peu d'eau-de-vie, & d'oindre de tems en tems la partie malade avec un peu d'onguent verd; par exemple, celui de mauve, &c., cuit jusqu'à une certaine consistence, avec un peu d'huile d'olive.

Lorsque les Chevaux sont malades, qu'il leur vient des boutons sur le corps, que leurs jambes s'enflent, & qu'on n'a pas le tems, ou qu'on peut se dispenser de leur donner des remèdes, un caustère, & deux onces de la poudre suivante, donnée pendant vingt ou trente jours, avec du bled un peu humecté, suffisent pour les guérir.

Prenez une livre de foye d'antimoine crud, demi-livre de soufre, & un quarteron de nitre, & mêlez le tout ensemble. Si le Cheval rouffe, donnez-lui la en forme de pillules, en la mêlant avec de la fleur de farine, de la thériaque, ou telle autre chose semblable.

Une maladie dont les Cavaliers se plaignent communément, est la pousse, laquelle est principalement occasionnée par la trop grande quantité

de foin qu'on leur donne, & souvent de ce qu'on les fait trop galopper, après qu'ils ont bu & repu dans une prairie. On n'a trouvé jusqu'ici aucun spécifique pour la pousse; mais le meilleur palliatif que je connoisse est l'eau de chaux, qui produit son effet, lorsqu'on en use longtems, & plus sûrement qu'aucun autre remède. J'attribue cette vertu, non-seulement aux effets de la chaux, mais encore à la petite quantité que les Chevaux en boivent, car il y en a peu qui en boivent beaucoup, & plusieurs qui aiment mieux passer plusieurs jours sans boire, que d'en goûter. On ne doit donner d'autre nourriture au Cheval, que de la paille hachée. On peut aussi user de cette eau, lorsqu'on lui donne un breuvage, & dans toute autre occasion.

Prenez deux livres de chaux vive, sur laquelle vous verserez douze galons d'eau. Laissez-la infuser une nuit, & remuez-la longtems, versant peu-à-peu l'eau dessus, jusqu'à ce que l'ébullition cesse. Laissez-la ensuite reposer, pour vous en servir le lendemain. Lorsqu'on est à portée d'une fontaine chalybée, son eau est préférable à l'eau commune. Ce remède n'a rien de dangereux, & n'empêche point le Cheval d'agir.

Lorsqu'on soupçonne un Cheval d'être pouffif, il faut aussi-tôt lui donner de l'eau de chaux, mais

jamais plus de cinq pintes par jour. Aucun Cheval ne doit boire le double de cette quantité; & encore ne doit-ce être qu'à deux ou trois différentes reprises. Trois chopines de lait au fortir de la vache, bues soir & matin, empêchent souvent les Chevaux d'être pouffifs & de touffer pendant quelque tems, lors même qu'on les travaille un peu fortement: mais comme l'effet du lait est passager, & de courte durée, on doit regarder ce moyen comme une charlatanerie, plutôt que comme un remède. Les Maréchaux mettent les Chevaux pouffifs au vert, ce qui paroît d'abord leur faire du bien; mais ils ne sont pas plutôt rentrés dans l'écurie & remis, & ils n'ont pas plutôt repris leur nourriture ordinaire, que la maladie augmente, & devient incurable.

Les vers sont une maladie si commune & si incommode, que je ne puis me dispenser d'en dire un mot. Les maladies des Chevaux sont si souvent occasionnées par les vers, qu'on ne peut y faire trop d'attention. Laissez le Cheval à jeun, & donnez-lui trois ou quatre heures après, une pinte de faumure de bœuf tous les matins, durant trois ou quatre jours consécutifs. La faumure suffit souvent pour le guérir, lorsqu'on lui donne un purgatif le lendemain du jour qu'il l'a bue; mais il faut le purger la veille. La cure sera plus complète,

si un jour avant de le purger, & le lendemain de celui qu'il a bu la saumure, on lui donne une once & demie, ou deux onces d'æthiops minéral, en forme de bol. Vous trouverez les vers vivans dans sa fiente.

Le rhume de cerveau, accompagné de la toux & d'autres symptômes connus sous le nom de *Dissemper*, est une maladie si fréquente, & les Maréchaux la traitent si mal, que je ne puis me dispenser d'en dire un mot. Que les lavemens soient fréquens; percez un ou deux cautères, que vous laisserez ouverts pendant quelque tems; & si la maladie est violente, & accompagnée de la fièvre, donnez-lui la poudre fébrifuge du Docteur James, durant trois nuits consécutives; la première, trois paquets; la seconde, deux, & la troisième, un. Ne le saignez pas d'abord. Cela fait, donnez-lui pendant quatre jours consécutifs, deux onces de nitre, & ensuite une once & demie de manne pendant quelque tems. Entourez d'abord le cou d'un cataplasme bien chaud, fait avec de la mie de pain, du lait & du lard. S'il se fait quelque tumeur, & qu'elle ne perce pas d'elle-même, ouvrez-la avec une lancette, & nettoyez-la bien. Quand le rhume aura cessé, exercez le Cheval modérément; & si la toux continue, saignez-le peu à-la-fois, mais souvent, jusqu'à ce qu'elle ait cessé. Tenez-le

chaudement, mais laissez-lui respirer la fraîcheur de l'air. Ne le travaillez point, que le rhume n'ait cessé. Ne lui donnez d'autre remède qu'une once & demie de nitre, pendant trois semaines au moins, & deux ou trois fois chaque semaine, aussi longtemps que vous le jugerez nécessaire, une tisane faite avec la racine de réglisse, de pépins de raisin pilés, & de figues sèches, de chaque deux onces, & d'une once de capillaire. Faites bouillir le tout ensemble dans une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'il soit réduit à une chopine. Ajoutez-y du syrop de menthe, de l'huile de lin, tirés à froid, de chaque deux onces, & une de nitre. On ne doit donner cette boisson, qu'après que le rhume aura cessé. Lorsque la maladie est légère, on peut se passer de la poudre de James. Si ses testicules s'enflent, recourez aux remèdes rafraîchissans, tels que le lait chaud coupé, la guimauve, &c.; mais sur toutes choses, n'oubliez point les suspensoirs. Lavez-lui souvent le nez & les narines avec de l'eau chaude: ne lui donnez autre chose que des breuvages, & continuez le cataplasme, jusqu'à ce que le rhume ait cessé pendant deux ou trois jours. Vous pouvez alors lui découvrir peu - à - peu la gorge.

Comme l'enflure des jambes est une maladie très commune parmi les Chevaux qu'on emploie

dans les troupes , je vais donner une recette pour la guérir.

Prenez deux onces & deux drachmes de salpêtre, la même quantité de thérébentine de Venise, une once & quatre drachmes de fleur de soufre, & six drachmes de diapente : mêlez le tout avec une quantité suffisante de réglisse en poudre : faites-en des bols que vous donnerez à votre Cheval le matin à jeun. On ne doit lui donner à manger que deux heures, ni à boire que cinq ou six heures après ; mais l'eau doit être tiède. Il faut le tenir chaudement, & l'exercer modérément le lendemain. On peut réitérer cette dose deux fois & plus, si le cas le requiert, en laissant trois jours d'intervalle entre chaque dose.

Voici un moyen sûr pour dissiper la graisse des jambes.

Remèdes internes.

Prenez une once & demie de résine en poudre, six drachmes de sel de tartre & de sel de prunelle, & autant d'esprit de thérébentine qu'il en faut, pour en former un bol. La dose est de trois onces pour un gros Cheval. Il faut employer ce remède si-tôt qu'il est composé, autrement le sel de tartre s'évapore. Ce remède opère pendant deux jours

comme diurétique ; & pendant ce tems-là , il faut nourrir le Cheval avec du son échauffé , lui faire boire beaucoup d'eau chaude , & l'exercer modérément.

On lui donnera le troisieme & le quatrieme matin le bol suivant.

Prenez du Sénégré , de l'anis , de l'enula campana , de la réglisse & du diapente en poudre , de chaque parties égales : ajoutez ensuite à une livre de cette poudre deux onces de baume de soufre fait avec l'anis , & autant de miel qu'il en faut pour lui donner de la consistance.

Ce bol doit être de la grosseur d'un œuf de poule. Il est diurétique. On doit le lui donner le matin ; le soir rien. Les deux matins suivans , le bol cordial , & ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il ait pris trois fois le bol diurétique. On continuera de lui donner tous les jours le bol cordial , jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri.

Remèdes externes.

Lorsque les parties sont enflées , on appliquera dessus un cataplasme de farine de riz & de lait cuit jusqu'à consistance , & on le renouvelera tous les jours. Après que l'enflure sera dissipée , on appliquera le suivant.

Prenez deux livres & demie de miel, deux livres d'huile de baleine, & la même quantité d'alun en poudre; faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance convenable. Étendez quelque peu de cette composition sur un morceau de vieux linge, & renouvellez une fois dans l'espace de quarante-huit heures. On ne doit point laisser sortir le Cheval. Ce remède dessèche les ulcères; & s'il reste quelque croûte, on appliquera dessus le topique suivant.

Prenez une partie de joubarbe, & deux de crème bien épaisse: battez-les ensemble pour en composer un onguent, avec lequel vous oindrez tous les jours la partie affectée.

L'eau de résine est encore excellente pour l'enflure des jambes. Le remède suivant est aussi très-bon pour dissiper la graisse. Enlevez le poil avec des pinces tout au tour, & de dessus la partie. Appliquez dessus un cataplasme de navets, & laissez-le vingt-quatre heures. Étendez ensuite du goudron sur un linge: enveloppez la partie, de sorte qu'elle ne soit ni trop, ni trop peu ferré, & laissez cela trois ou quatre jours. Continuez en même tems les bols, ou l'eau de résine, & saignez votre Cheval une ou deux fois, observant que les saignées ne soient pas trop fortes.

Lorsqu'un Cheval boîte, dans quelqu'endroit

que ce soit , les Palefreniers & les Maréchaux vous disent que c'est de l'épaule , quoique cela arrive rarement. Lorsque cela est , il traîne la pince , & tourne les jambes circulairement , selon que le défaut est plus ou moins grand. S'il ne le fait pas , il ne boîte point de l'épaule. Tous ceux qui connoissent la structure du Cheval , sçavent que cela doit être ainsi. Lorsque ce défaut provient d'une cause qui a son siège au-dessous du jarret , on peut le connoître à l'inflammation & à d'autres symptômes , telles que l'enflure , la sensibilité , &c. On a lieu de croire qu'il y a dans le pied ou dans la couronne quelque chose qui le blesse ; ce qui provient de la manière dont on l'exerce communément. Les courants sont très-communs ; & quoiqu'on y remédie , ils se terminent par ronger le dedans du pied. L'eau de vitriol a la vertu de les dessécher. On obtient le même effet , en les baignant avec un mélange d'un tiers d'esprit de nitre , & de deux tiers d'esprit-de-vin , & d'autres topiques de cette espèce. Lorsque les Chevaux qui ont cette maladie , rencontrent un caillou pointu , la douleur qu'ils sentent est si grande , qu'ils tombent tout-à-coup , comme s'ils avoient reçu un coup de fusil. Il arrive très-souvent qu'un Cheval tombe & se casse les jarrets , par la négligence & la mal-adresse de celui qui le monte.

Rien n'est meilleur pour faire revenir le poil, & lui redonner sa couleur, qu'un liniment fait avec du liége brûlé & bien fassé, & mêlé avec de l'huile. Lorsque le Cheval est gris, il faut laisser le liége, & mêler le miel avec de l'huile, parce que le liége brûlé noircit le poil; ce qui défigure un Cheval gris ou blanc. Avant d'employer le liége & le dernier onguent dont je viens de parler, appliquez sur la partie un cataplasme fait avec des navets pilés, cuits avec du lait, que vous mêlerez avec du fain-doux, & un peu de baume de moine, jusqu'à ce que l'inflammation, ou l'irritation, aient cessé. On renouvelera le cataplasme toutes les vingt-quatre heures, le liniment le plus souvent que l'on pourra, & l'on aura soin de bien nettoyer la partie.

Le savon & le camphre, dissouts dans de l'esprit-de-vin, lorsqu'on frotte souvent la partie avec, sont excellens pour les entorses. On couvrira ensuite la partie avec du suif & de la poix chaude. Le suif ainsi appliqué, sert à garantir les parties offensées du froid, &c., & ne se détache qu'au bout d'un certain tems. Ce remède fait honte à notre siècle; mais il est excellent, & d'autant plus utile, qu'il empêche les Palfreniers & les Maréchaux de jouer de leurs tours, & éloigne les seconds de nos écuries. On est dans

l'usage de faire promener les Chevaux qui ont des entorses ; mais cet usage est très-pernicieux. Il faut les laisser tranquilles. Le repos est le meilleur remède qu'on puisse leur donner.

Une couverture placée sous la selle d'un Cheval, est utile tant au Cavalier qu'au Cheval, dans plusieurs occasions. Il seroit à-propos que chaque Soldat en eût une.

Il doit y avoir dans chaque Régiment un hachoir & un homme qui n'ait d'autre occupation dans le camp, qu'à hacher le foin, la paille, &c. Ce hachoir est aisé à transporter.

Le fourrage, de quelque espèce qu'il puisse être, ne doit être haché ni trop long, ni trop court, mais d'une telle longueur, qu'il ne puisse point entrer dans les narines du Cheval, à travers le sac, ou le canevas dans lequel on le met, lorsqu'on lui donne à manger. Un paresseux qui est chargé du hachoir, lorsqu'on n'a pas soin de veiller sur lui, le coupe le plus long qu'il peut, pour être plutôt quitte de sa besogne.

Les Allemands ont la prudence de faire porter à chaque Cavalier une double ration de paille hachée, mêlée avec du froment. Ils n'y touchent jamais que par ordre du Commandant, qui fixe le tems, & la quantité qu'ils doivent en prendre.

Il arrive souvent dans les longues marches, & même dans les campemens, qu'on est obligé d'attendre plusieurs jours le fourrage. Cet usage dont je viens de parler, donne en peu de tems des preuves sensibles de son utilité, vu qu'il maintient les Chevaux en bonne santé. Il sauve la vie à plusieurs, & entretient la vigueur de la plupart. Il n'y a qu'un témoin oculaire du fait, qui sçache le tort que le manque de fourrage, ne dureroit-il que deux jours, cause aux Chevaux, sur-tout lorsqu'ils marchent la nuit, & que le tems est mauvais. Quelques-uns sont ruinés pendant toute la campagne, & d'autres pour toujours.

Dans nos climats, dans le mois de Septembre, on ne trouve presque plus de fourrage dans les champs. Il seroit donc à-propos que chaque Cavalier se chargeât, à compter de ce tems-là, de vingt livres de foin, & qu'il en prît davantage dans l'arrière-saison. Il pourroit, par exemple, à commencer du vingt Septembre, ou environ, se charger de trente livres de foin pour le reste de la campagne, & en outre, huit livres d'avoine mêlée avec quatre livres de paille de froment hachée, avec ordre de ne point y toucher, sans l'ordre du Commandant. Cette méthode préviendroit souvent la disette de fourrage, & dédommageroit les Che-

vauX de la peine qu'ils ont eue pour le porter. Comme le foin en botte est sujet à se gâter, lorsqu'on le garde long-tems, il faut en donner une botte aux Chevaux tous les trois jours, & en faire une nouvelle. Lorsque la campagne doit durer tout l'hiver, on doit transporter ce fourrage, & le conserver jusqu'au tems où l'on peut en avoir d'autre; ce qui arrive fort tard dans les pays incultes, ou ceux qui ont été dévastés par la guerre. Toutes les fois que les Chevaux sortent des quartiers, où ils ont été nourris grasement, on doit leur retrancher peu-à-peu le froment, & non pas tout-à-coup quelque belle que soit la saison, & quelque fertile que soit le pays dans lequel ils entrent. Ils pourront s'en passer long-tems, si on ne les en sevre pas tout-à-coup, si le tems & le fourrage sont passablement bons. Ils ne peuvent s'en passer dans l'arrière saison, lorsqu'il fait mauvais tems, & qu'ils sont obligés d'aller chercher le fourrage bien loin.

Lorsque le fourrage est éloigné, il faut avoir soin de bien faire les trouffes, & ne jamais souffrir que les Cavaliers montent dessus, parce que cela chargerait trop les Chevaux. J'ai vu souvent des trouffes qui pesoient trois quintaux; ce qui est un fardeau extrêmement lourd. La paresse & la

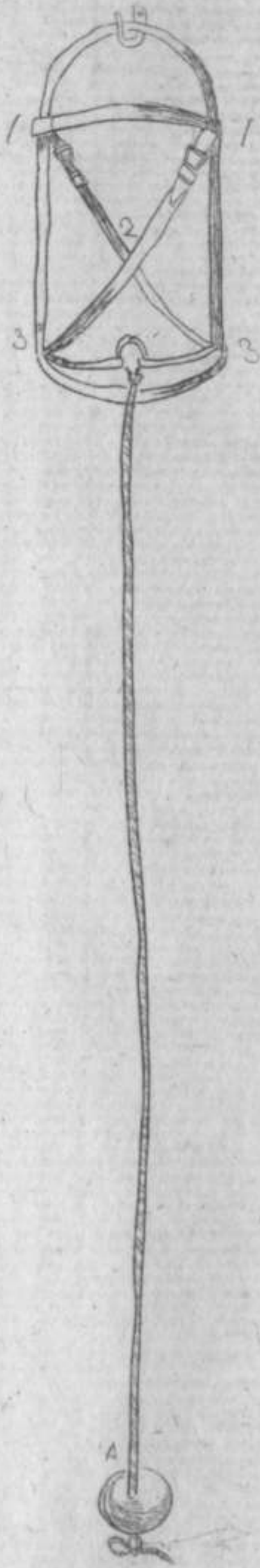
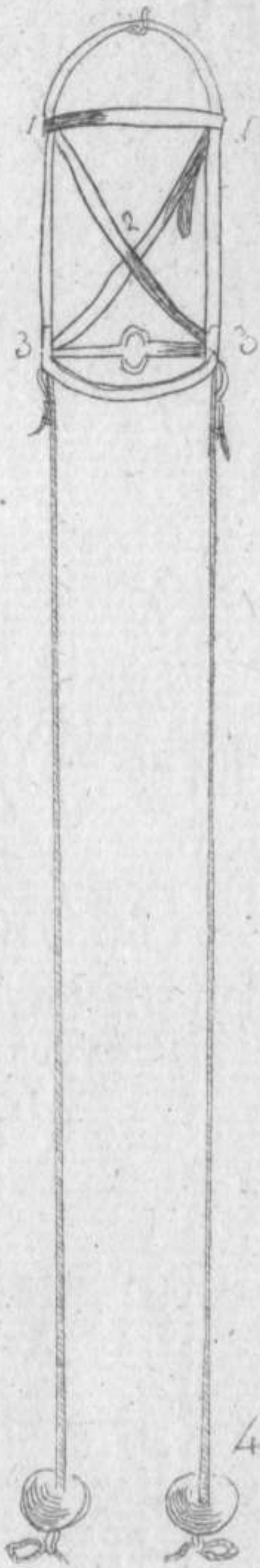
coutume ont fait croire à quelques personnes qu'on ne pouvoit porter une trouffe de fourrage, qu'il n'y eût un homme monté dessus; mais cela n'est pas, lorsque les trouffes sont bien faites & bien liées. Ces précautions, & quantité d'autres que l'on néglige comme peu essentielles dans des matières en apparence aussi peu importantes, (mais elles le sont en effet) sont cependant nécessaires pour entretenir un Régiment dans l'état où il doit être, tant pour son honneur, que pour le service public. Ces sortes de soins sont aussi indispensables que ceux d'un Officier de Régiment. Celui-ci doit faire la visite tous les jours des Chevaux dans leurs lignes, leurs cantonnemens & leurs quartiers, sur-tout après des marches longues & fatigantes, & dans un mauvais tems. Si l'on confie ce soin à un Quartier-maître, qui est non-seulement chargé de ses propres affaires, mais encore de celles des Officiers, & qu'on l'oblige à le faire, il se lassera, il en chargera les Sergens & les Caporaux; & dans ce cas, l'esprit de négligence & de paresse gagnera tout le corps. Aucun Soldat ne fera son devoir; on ne veillera ni sur les écuries, ni sur les Chevaux, ni sur les harnois, &c. On se mettra peu en peine si les Cavaliers sont bien ou mal nourris, s'ils ont soin de faire sécher

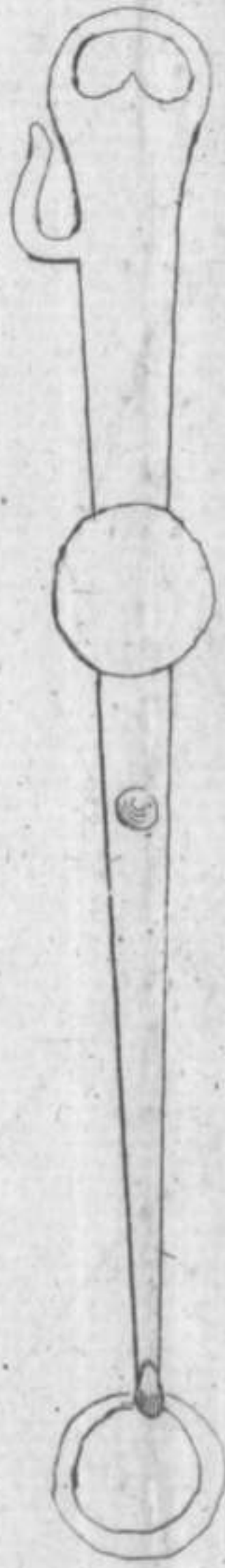
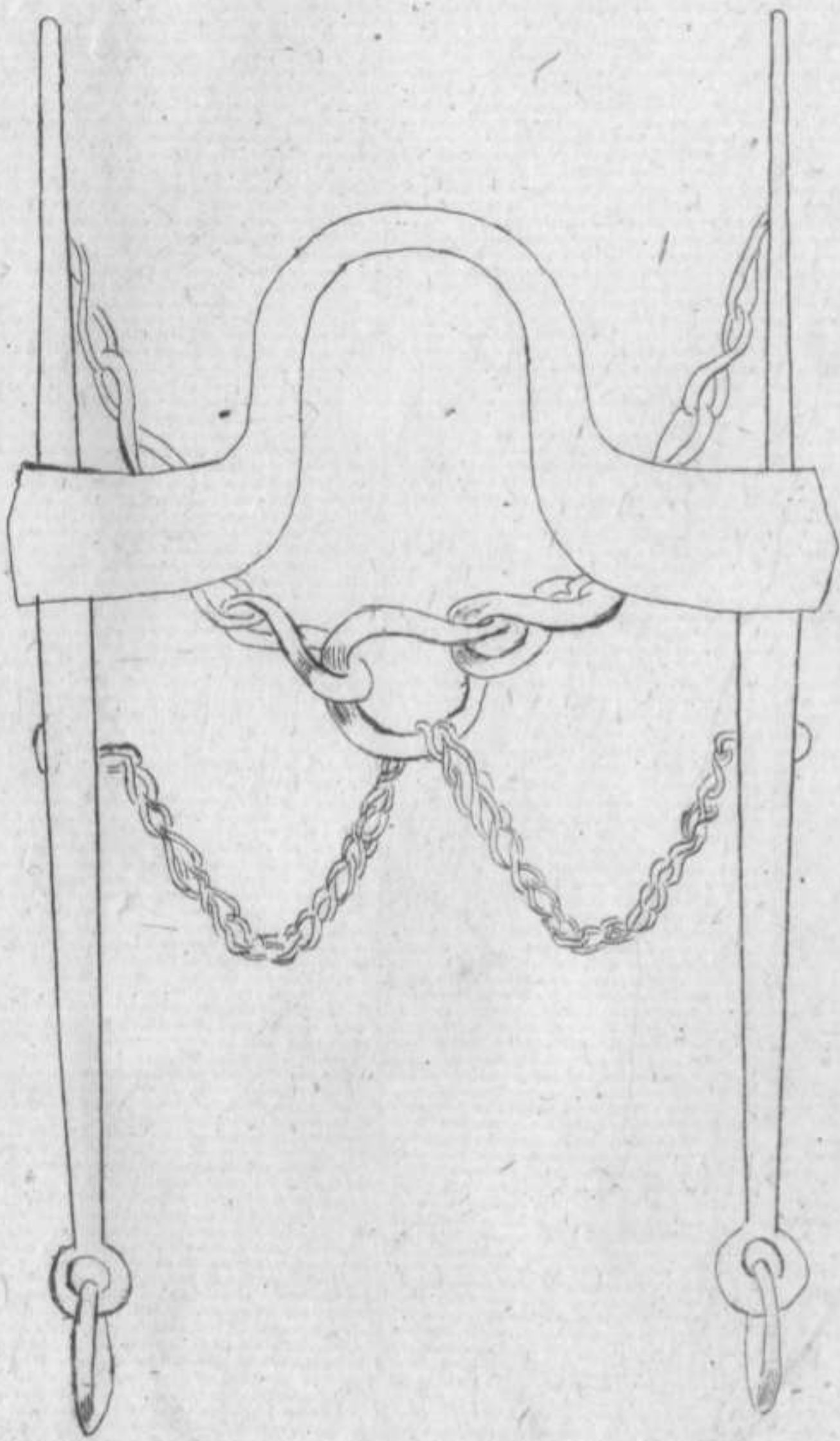
leurs hardes , après avoir effuyé la pluie : en un mot , on négligera quantité d'articles de la discipline , &c. , dont le mépris tend à ruiner entièrement un Régiment , & à le mettre hors d'état de servir.

F I N.

... de la ...
... de la ...
... de la ...
... de la ...

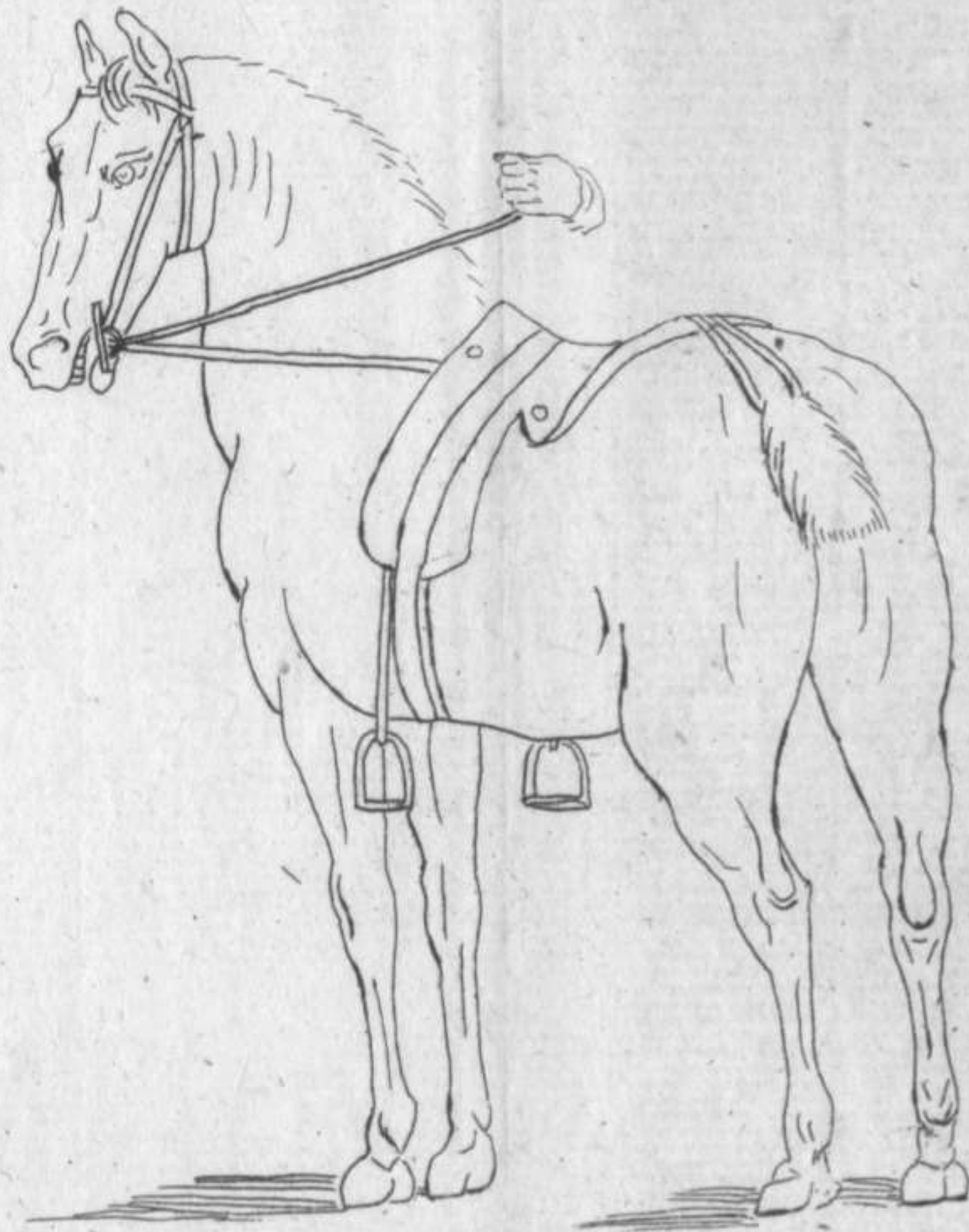
E 11





2

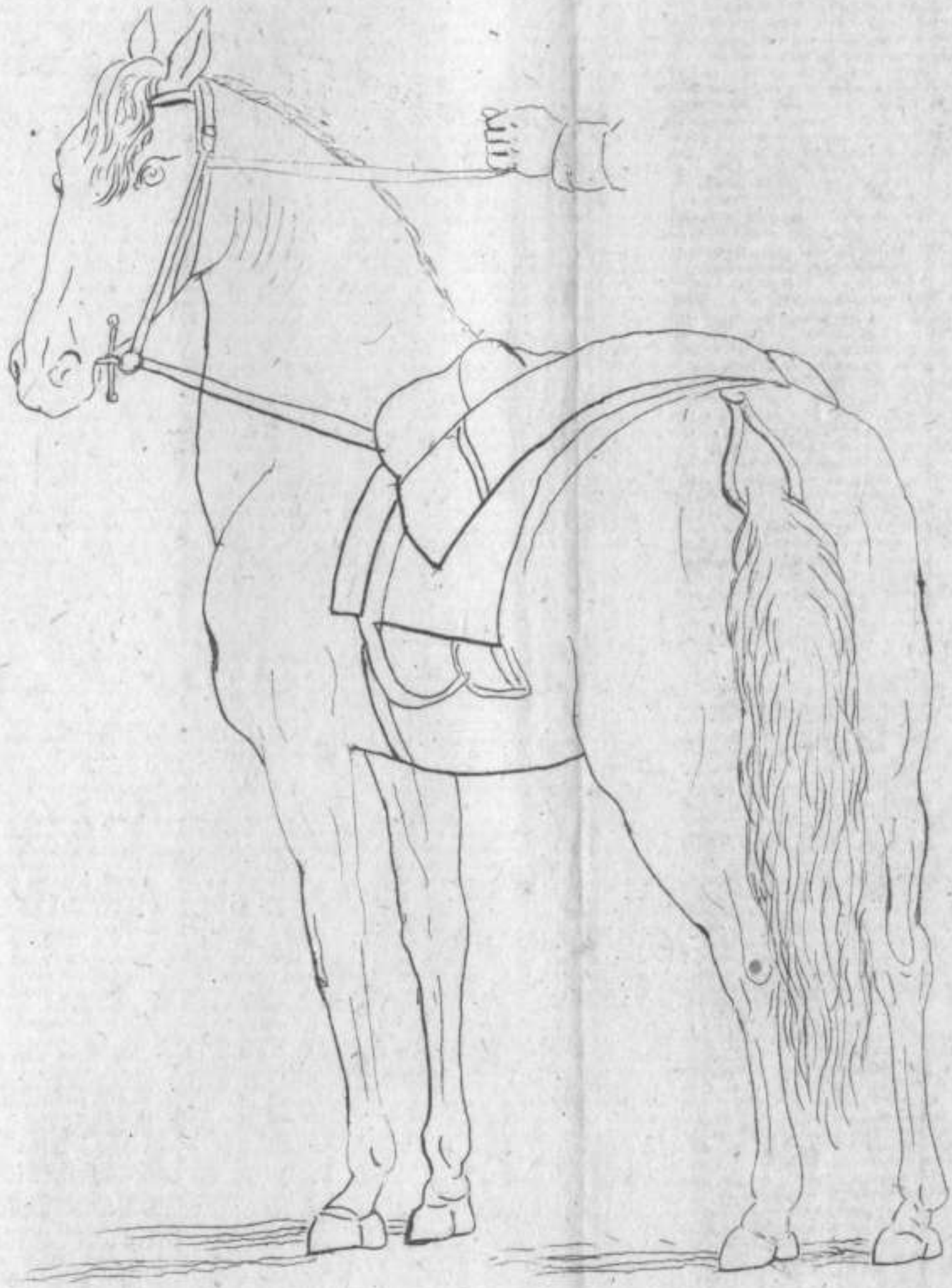
N° 2



Frouville Reet

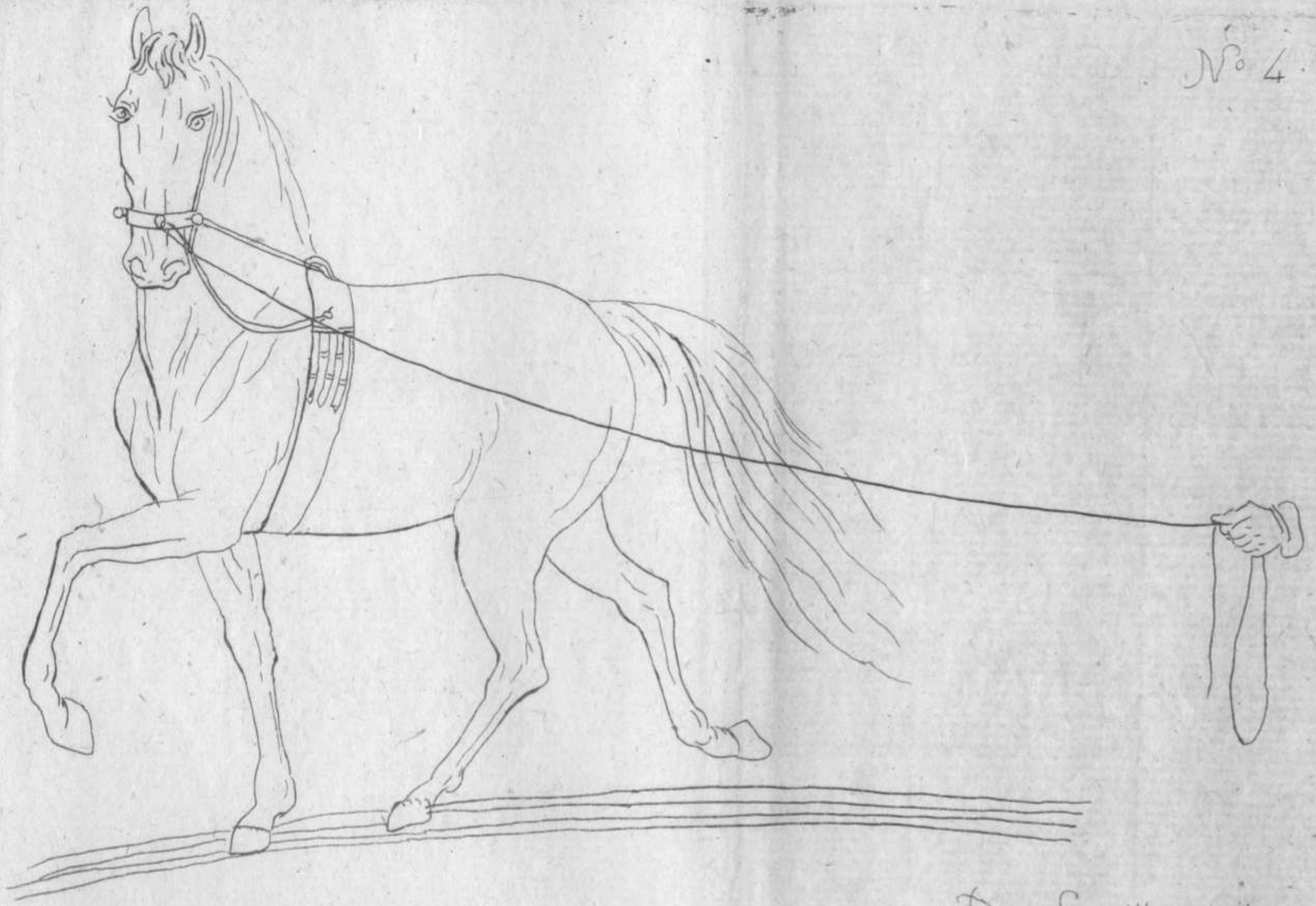
3

N^o 3



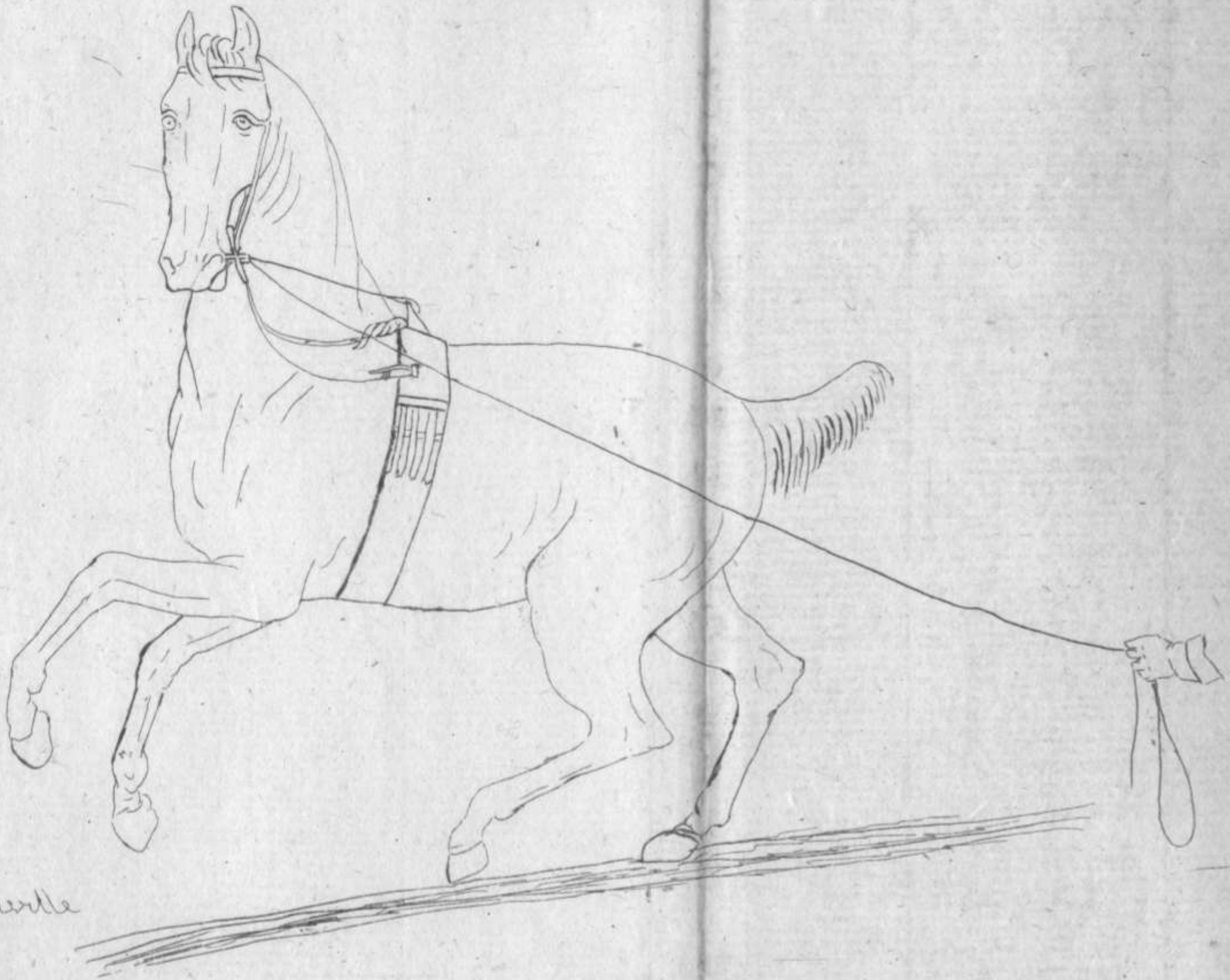
Jouville fecit

N^o 4



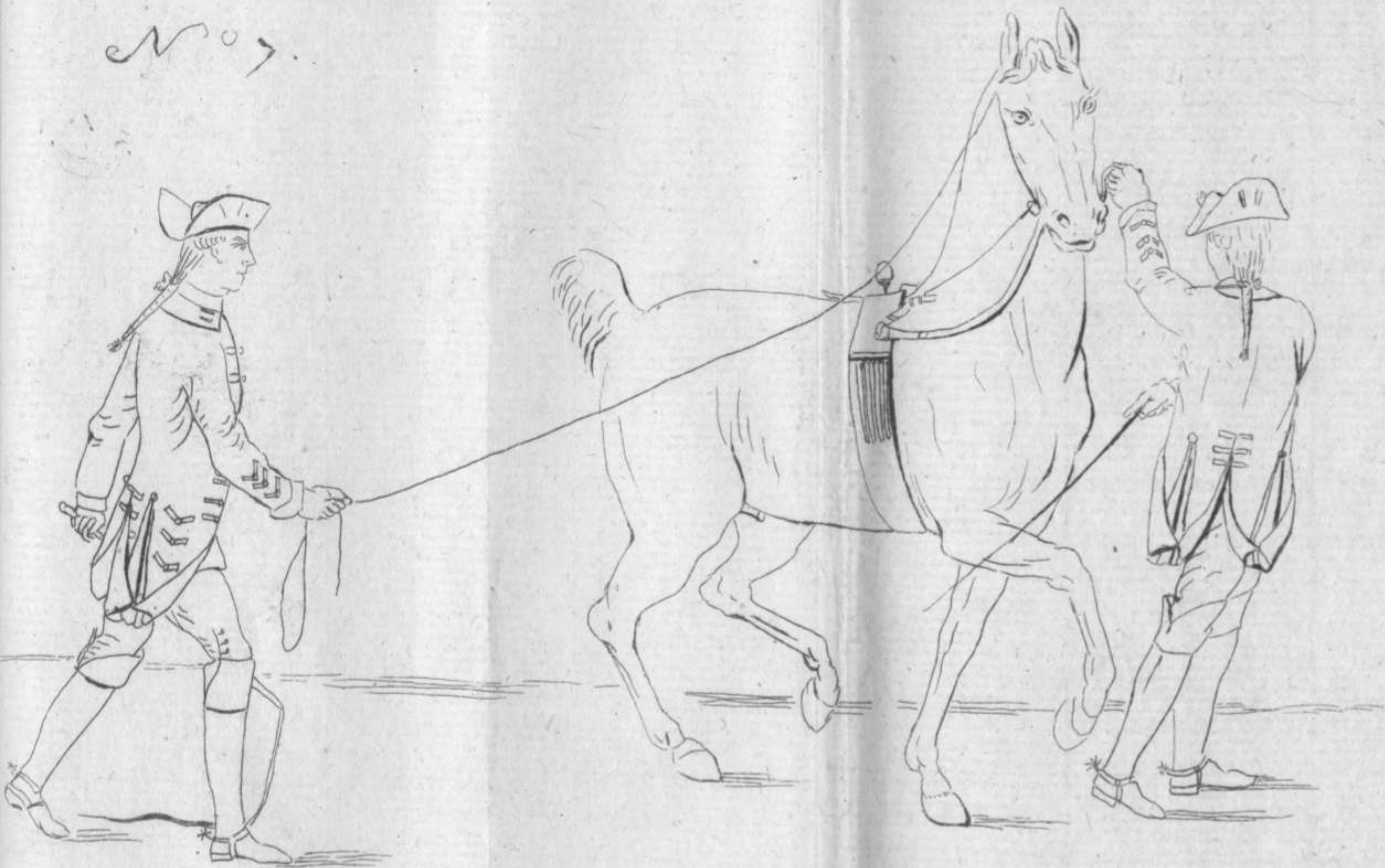
De frouwille feet

N° 5



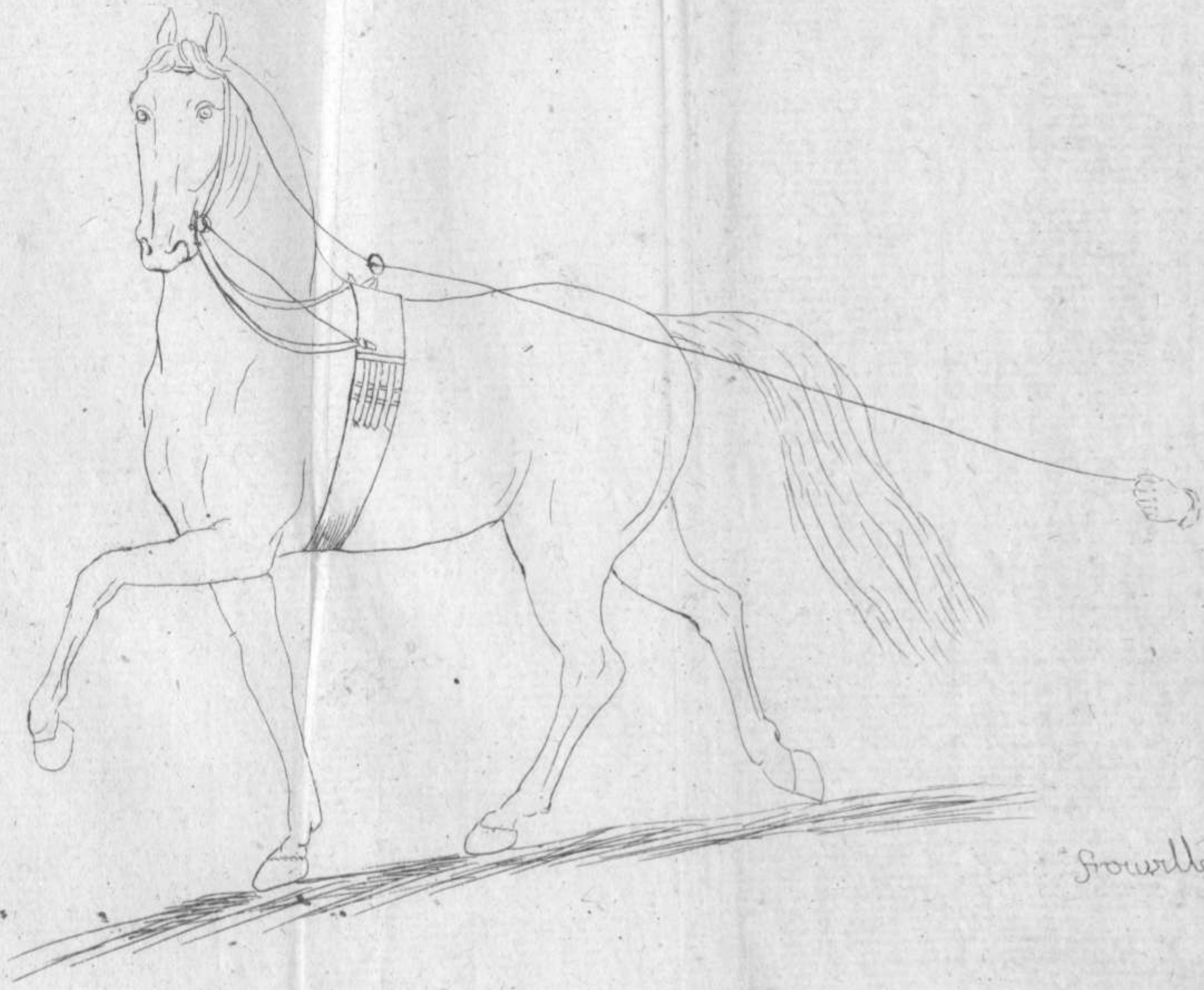
de Frouville

no 7.



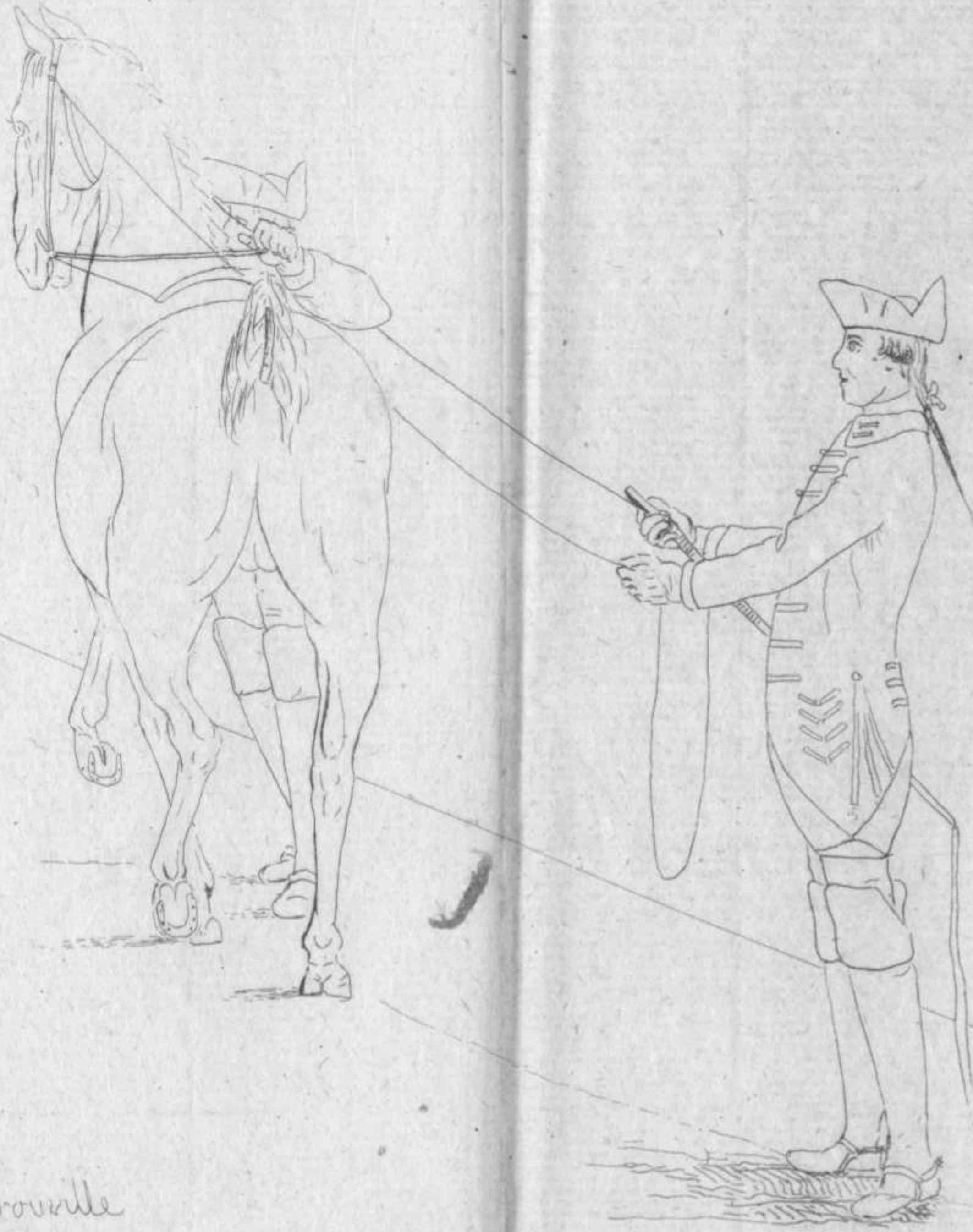
De Feunville fecit

N° 6

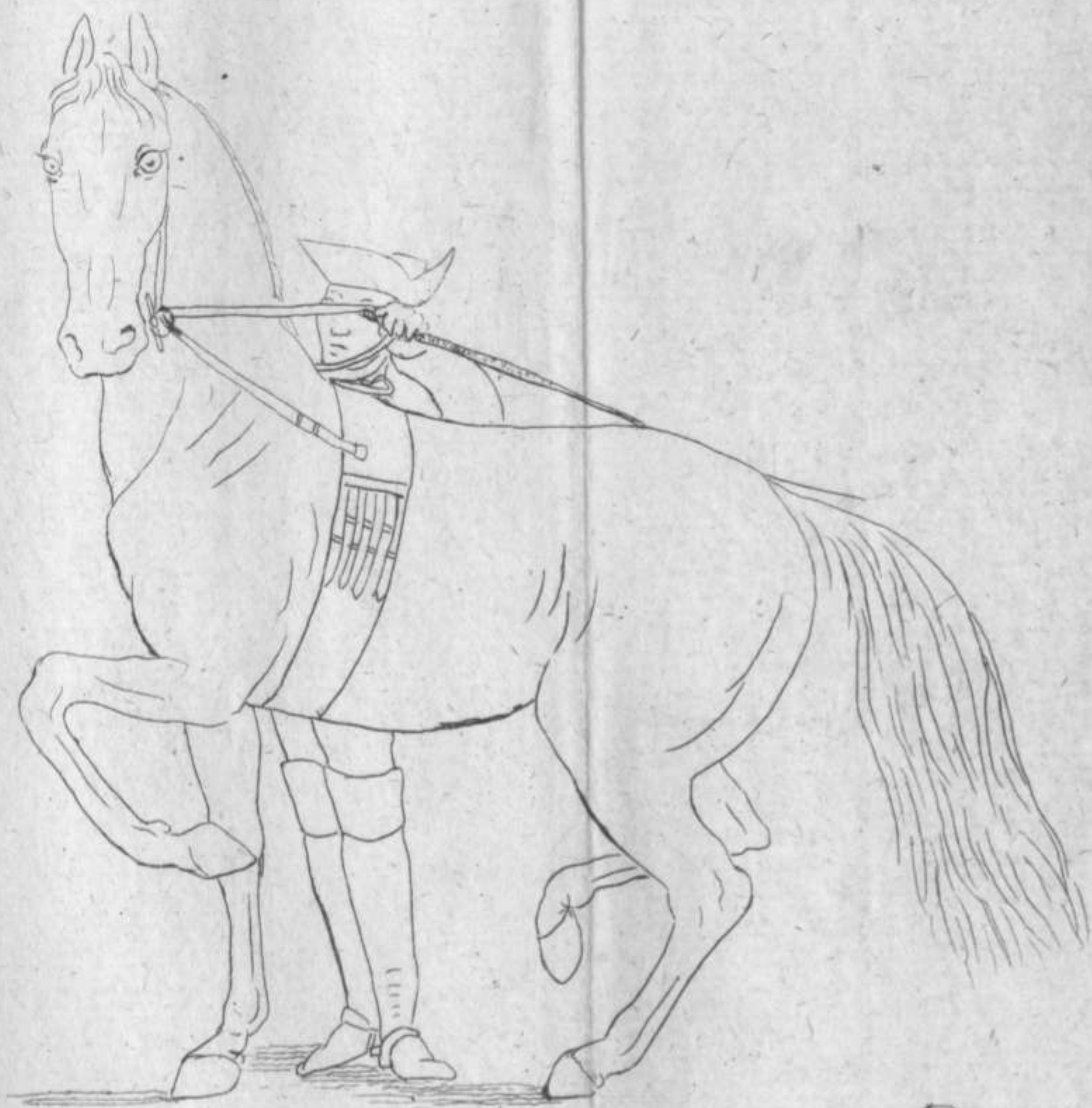


Fouville fecit

N^o 8

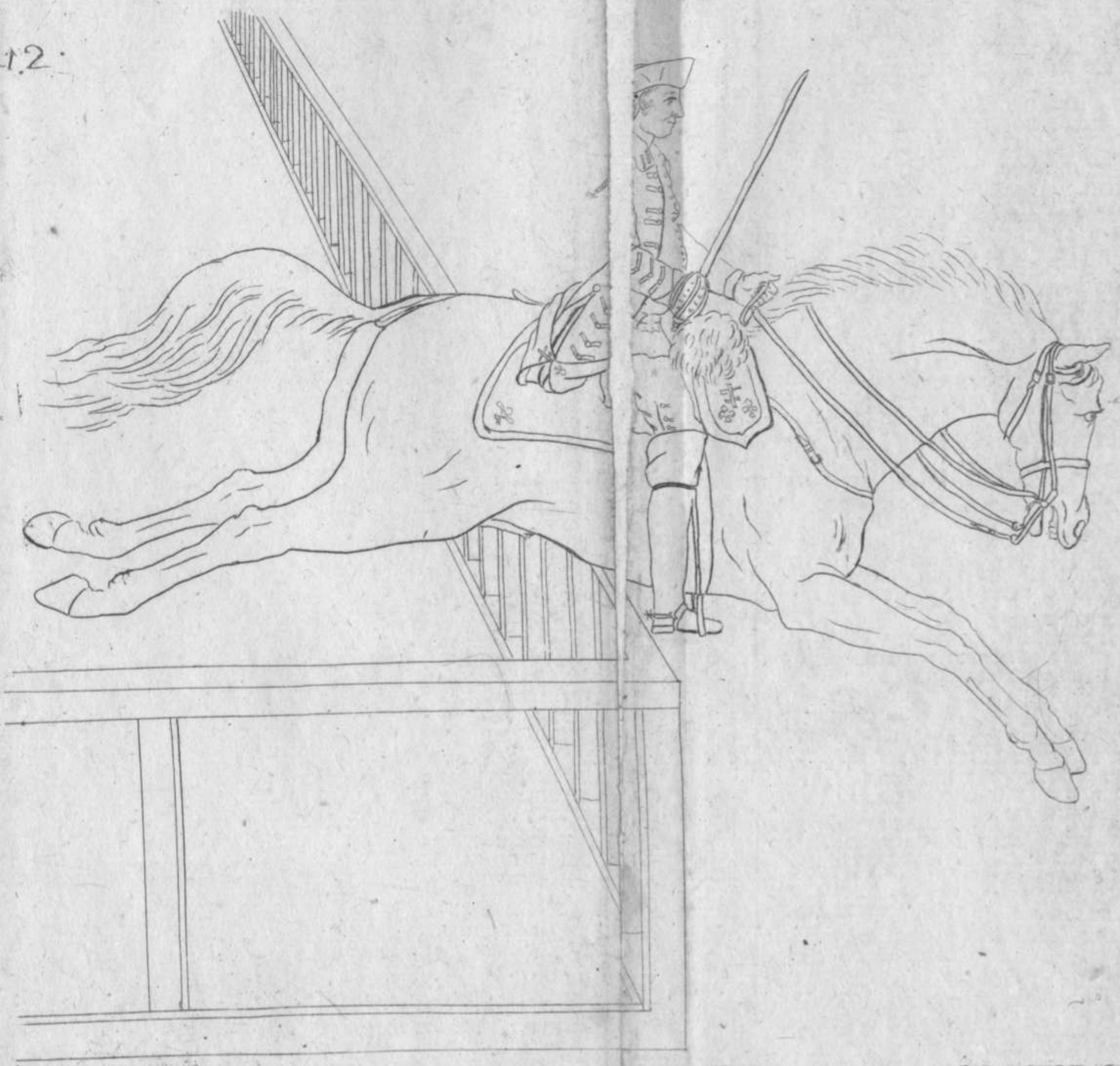


De Grouville

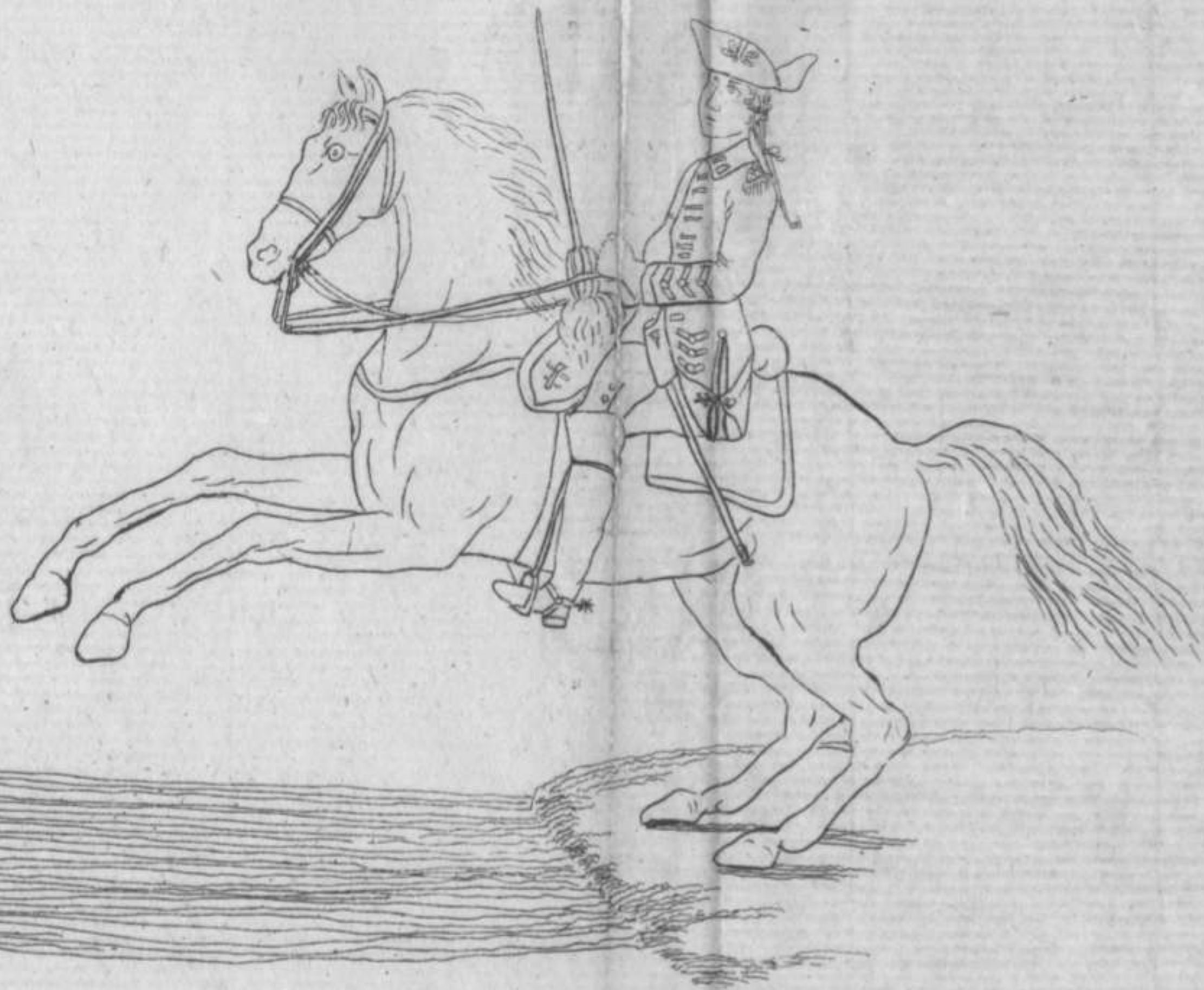


De Graville.

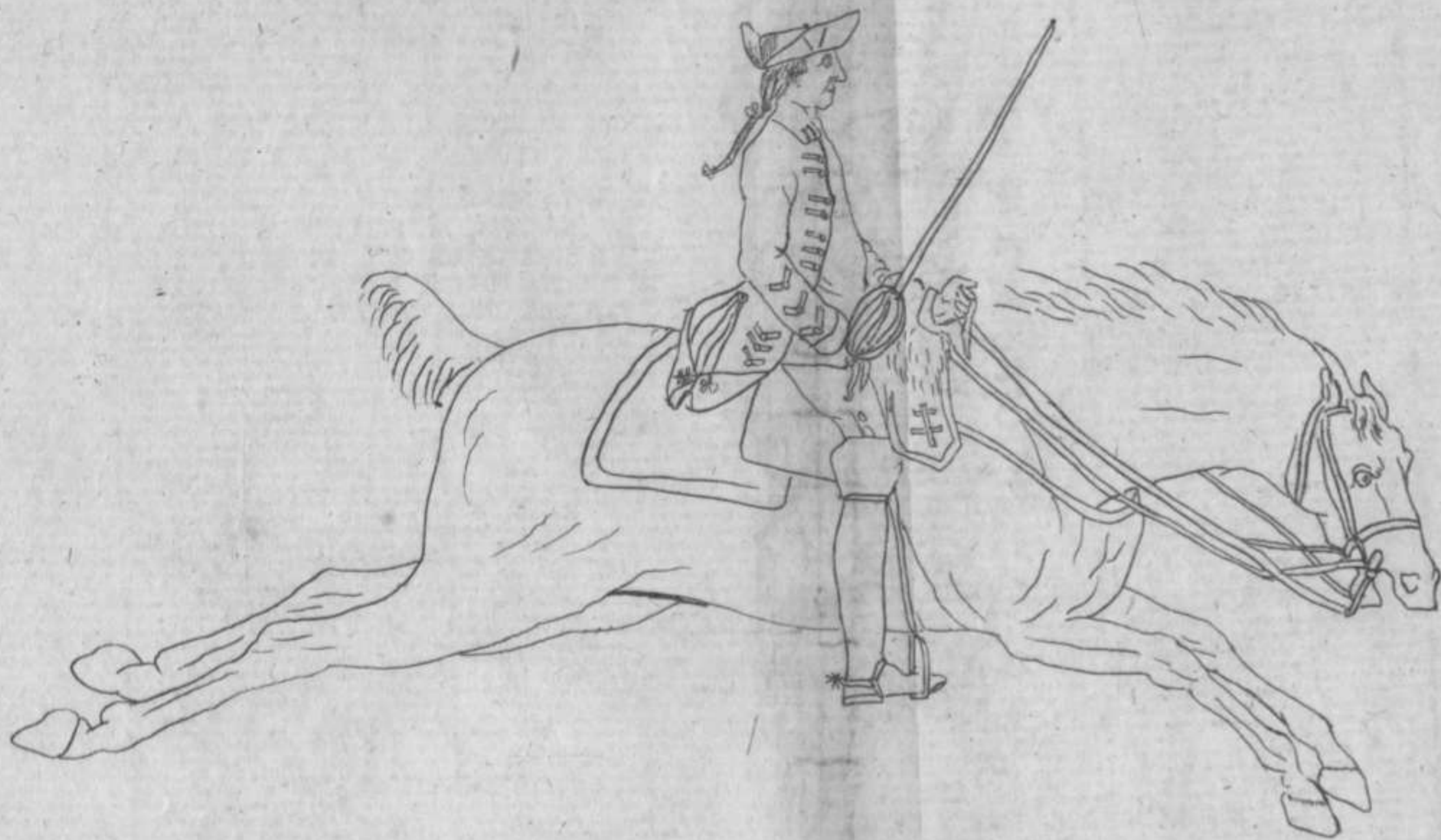
st. 2.



N° 13.



N^o 14.





~~Hípica extranjera 3-4 n.º 9~~
española - 3-2

Esta obra es traducción del inglés
de la siguiente

"Military equitation or a method
of breaking horses" & by

Henry earl of Pembroke - "

se imprimió primero en Inglaterra

yo poseo un ejemplar de la 3.ª edición
en London 1778 y otro de 1793 - y
se imprimió también en 1795. &

5





